

Libretto

FELDRIK RIVAT

LE
CHRYSANTHÈME
NOIR

Seconde enquête de
La 25^e Heure

roman

Libretto

Dessin original du caducée :
© Élian Black'Mor – Atelier Arsenic et Boule de Gomme.

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom, 2016.

ISBN : 978-2-36914-522-6

« Les sceptiques et les incroyables, à l'aune de leurs savoirs immenses, ont leur utilité : passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès. »

CAMILLE FLAMMARION
propos rapportés, février 1889

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Attention, ce roman quittant le cadre historique pour celui de l'uchronie, nombre de citations ou de situations décrites ici ne sauraient être tenues pour vraies et ne trouvent leur place que dans le contexte de cette œuvre de fiction.

Aucun être humain ou animal n'a été véritablement maltraité durant l'écriture de ce roman...



Samedi 12 janvier 1889, 16 h 47

La porte de la chapelle s'ouvre soudain en grand, provoquant un bruissement dans l'assemblée.

– Que la mariée est belle !

– Mais ce n'est pas la mariée, crétine ! C'est la Bottard !

Les deux internées de la Salpêtrière se taisent immédiatement, baissant les yeux sous l'intensité du regard de la surveillante en chef. Habituee à tenir son service d'une main de fer, la maîtresse femme passe silencieusement en revue les malades alignées de part et d'autre de l'allée de la nef centrale. Elle a personnellement supervisé toute cette semaine l'installation des festivités, et ce ne sont pas deux paysannes fraîchement débarquées de leur campagne qui vont ruiner ses efforts. La cérémonie étant commencée, il revenait désormais à ces filles de rester à leurs places.

Forte de cette maîtrise retrouvée, Mlle Bottard retourne tout entière aux effets de sa déambulation. Elle fait claquer ses souliers noirs sur les carreaux blancs de la chapelle, d'un pas raide, en une démarche qui se veut solennelle. Mlle Bottard n'est jamais véritablement sortie de l'enceinte de cette institution. Elle ne connaît la vie extérieure que par les dires et descriptions des patients ou des visiteurs. Mais ce rôle, elle le tient de source sûre. D'un geste sec, elle rappelle à l'ordre son cavalier. L'homme, rendu indiscipliné par le caractère

peu ordinaire de son emploi du temps, baye aux corneilles. Son nom est Louis Bertillon, un malade admis à l'hôpital de la Salpêtrière quelques jours plus tôt. Et il sourit aux anges. Enfin, à cette assemblée de jeunes filles drapées pour l'occasion de robes blanches et de dentelles et qui, pour certaines, pourraient faire penser à des anges.

Mais l'austérité des lieux, tout autant que la température hivernale, tend à refroidir les élans festifs de la cérémonie. Ce qui n'est pas pour déplaire à Mlle Bottard.

Louis Bertillon se remémore les consignes du jour. Il n'a qu'à suivre les instructions. *Toutes* les instructions. Et répondre «oui» aux questions. Mais sa lavallière l'étouffe. Et le col de sa veste en velours lui chatouille horriblement la nuque. Sans compter qu'il ne voit pas le docteur, et que ce parterre de jeunes filles en fleur commence à l'effrayer. Mais Mlle Bottard le tient fermement à l'écart de ces furies, par le bras, le guidant bien au milieu de l'allée. Elle réprimande encore d'un claquement de langue l'une de ces drôlesses qui, l'œil mauvais, se met à griffer frénétiquement la dentelle de ses gants de manière compulsive.

La haie de demoiselles se sépare en deux, enveloppant le chœur central de la chapelle. Le silence se fait toujours plus présent. Mlle Bottard accompagne Bertillon dans le rai de lumière, jusqu'à la table dressée d'une nappe blanche qui se tient là. Devant l'autel, un homme s'impatiente, cachant mal cette pointe de contrariété qui lui fait serrer les mâchoires. À moins que ce ne soit le froid. Il frappe la couverture de cuir de son Code civil, méthodiquement, invariablement, laissant s'égrener ses humeurs en attendant que passe ce mauvais moment et qu'il puisse regagner la chaleur de quelque foyer ou cabaret à la mode. Simon Bétrémieux, simple conseiller municipal, est appelé à célébrer ici un office refusé par tous les élus de la ville. L'homme promène son regard sur cet inquiétant cortège de demoiselles d'honneur, portant son

étonnement de l'une à l'autre, allant de mal en pis, augmentant son malaise en cherchant, en vain, un visage pour le rassurer. Voilà donc à quoi ressemblent les patientes de ce Charcot, les célèbres « hystériques du mardi », habillées et coiffées pour l'occasion ? L'officiel se rattrape à l'une de ses moustaches en réaction à un disgracieux battement de paupières, tirant plus que de raison cet objet de coquetterie pileuse. Une touffe de poils entre les doigts et une larme au coin de l'œil, il tourne la tête et détaille une nouvelle collection de portraits. Pourquoi a-t-il l'impression que chacune de ces filles déborde d'affection ? Toutes semblent prêtes à lui tomber dans les bras, à venir y chercher cette chaleur que les lieux leur refusent, un réconfort câlin, une protection.

L'attente se prolonge, amenant ce simple conseiller municipal à regretter d'avoir accepté un peu vite cette mission. Enfin, pour être précis, d'avoir été le seul à ne pouvoir la décliner. L'angoisse et l'horreur font vaciller cet homme sur le fil de la folie. Il ne peut retenir une grimace en voyant une jeune fille faire gicler une perle de sang en se mordant la lèvre, une autophage qui, privée de ses doigts par des gants blancs que la sévère Mlle Bottard lui interdit de retirer ou de ronger, se rabat sur des peaux mortes encore accessibles. L'officiel jurerait entendre maintenant des bruits de succion et l'ébauche d'un gémissement qui, une fois de plus, lui fait tourner la tête pour échapper à un malaise. Il capte alors tour à tour le regard creux d'une insomniaque encore habitée par ses obsessions nocturnes, les paupières papillonantes d'une narcissique qui pense que le monde entier succombe à ses charmes, puis l'œil terne d'une dépressive fatiguée par les potions de Mlle Bottard. Mais, soudain, l'homme abdique. Les pupilles noires qu'une psychotique garde fixées sur lui brisent ses derniers remparts. Cette face cadavérique fardée de poudre de riz semble prête à tout pour retrouver quelques couleurs... comme ramper jusqu'à lui

et boire cette vie qu'il sent palpiter à son cou, là, à chaque battement de son cœur...

N'y tenant plus, il s'exclame :

– Mais que fait la mariée ?!!

La réponse se fait en un regard. Celui de Mlle Bottard. Le conseiller municipal Simon Bétrémieux regrette aussitôt d'avoir troublé le silence de la chapelle de la Salpêtrière. Il regrette même cette joie qui l'anime parfois, celle d'être venu au monde. Il déglutit et se tasse face à la maîtresse de ce curieux sabbat, priant, une main tremblante posée sur son Code civil, afin que pour une fois le temps daigne passer plus vite.

Et le temps passe. Lentement. Dans un silence tout juste troublé par des bruissements de robes. Et les gargouillis d'un estomac rendu chétif par quelque anorexie sévère. Un pet disgracieux anime encore une aile de la chapelle, levant une volée de gloussements bien prestement étouffée : Mlle Bottard vient de faire claquer sèchement son talon sur le marbre blanc, et impose par là jusqu'au contrôle des boyaux.

Impuissant, le conseiller se reporte alors sur le visage du seul homme en présence dans l'édifice, comme cherchant dans ces traits masculins un miroir propre à le reconforter. Mais Louis Bertillon agit dans un détachement des plus parfaits. Il bat des cils, se redresse pour se hausser à la hauteur des exigences de la surveillante, et regarde droit devant lui, un éternel sourire vissé au coin des lèvres. Ni le temps ni le froid ne semblent pouvoir attaquer sa concentration, son envie de bien faire, de satisfaire. En d'autres lieux et en d'autres circonstances, le jeune homme paraîtrait même à son avantage, ainsi vêtu d'un complet de velours noir à attaches de bronze, d'un plastron à feuillures fines et dorées, et de gants blancs et soyeux.

Mlle Bottard redonne un petit coup de talon. Le conseiller municipal Simon Bétrémieux tressaille, réfléchissant à

l'impair qu'il aurait pu présentement commettre. Ne trouvant pas, et sentant une panique terrible monter en lui, il suit le regard sombre de la surveillante en chef et découvre avec horreur qu'un de ses boutons de manchette est mal engagé. Il réduit cette fausse note au silence, d'un geste fébrile, avant de sursauter de nouveau : cette fois, c'est la double porte de la nef centrale qui s'ouvre en grand, laissant entrer dans une bourrasque une pluie de neige et deux silhouettes endimanchées. Le docteur Mileva Varasd au bras du grand professeur Charcot. Un grincement de tabouret précède le lancement d'une marche nuptiale des plus sonores jouée sur les orgues de la chapelle. Le vaisseau de pierre s'emplit alors d'une musique qui, en d'autres temps et en d'autres lieux, réjouirait bien des mines. Mais ici, deux infirmiers luttent plutôt pour refermer les lourdes portes affolées par le vent, et la promise secoue ses dentelles pour en chasser la neige.

– Que la mariée est belle !

– Chut !

Cette fois, c'est toute l'assemblée qui se soulève contre la semeuse de troubles, lui reprochant de venir briser encore la perfection de cette cérémonie. Mais le docteur Mileva Varasd ne se laisse en rien déstabiliser par les émois incontrôlés d'une jeune péronnelle. Elle fait disparaître une mèche rebelle dans les vapeurs liliales de sa coiffe de mousseline, sans quitter son sourire angélique, et reprend à deux mains son bouquet de roses de Noël. Le conseiller municipal déglutit, une fois de plus éprouvé dans ses fondements, devant la beauté inattendue de cette apparition mariale. Il se laisserait presque aller à se détendre, oubliant pour un temps l'inconfort de sa situation, quand son regard croise celui du professeur. Le grand homme, plus glacial que jamais, mérite son surnom de « Bonaparte de la Salpêtrière ». Personne n'oserait douter qu'en l'instant c'est le général qui marche au côté de cette fiancée contrenature. Charcot a troqué son uniforme,

son éternelle blouse blanche, pour une redingote démodée. Mais le médecin, en embuscade derrière la barrière broussailleuse de ses sourcils, cache mal sa présente désapprobation. Il avance, tout en raideur, à contretemps de cette marche nuptiale qui emplit l'édifice. Il lève les yeux au ciel, vers les fenêtres hautes du chœur central, comme interrogeant une puissance supérieure sur le bien-fondé de son action. Mais devant le silence des sphères, il hausse imperceptiblement les épaules et laisse à la belle le soin de faire seule les derniers pas vers l'autel dressé ici pour l'occasion.

Les orgues se taisent.

Le conseiller municipal hésite, trébuche, et ose enfin briser son propre silence :

– Bien... Bienvenue à toutes et à tous dans ce... lieu... ce... lieu peu habituel pour... pour communier, ou célébrer un... un... ce mariage.

L'homme, Simon Bétrémieux, estime que jusqu'ici il se tire admirablement bien de la situation. Il referme ses mains sur son Code civil et, empli d'une confiance nouvelle, reprend, plus fort que voulu :

– Merci à toutes et à tous d'être venus si nombreux pour... partager ce moment avec nous.

L'officiel s'arrête un instant, hésitant sur la suite à donner à la cérémonie. Il sort un papier de sa poche, qu'il déplie bruyamment, et poursuit d'une lecture maladroite :

– Je vous invite à vous lever pour procéder à la célébration du mariage.

Mais, l'assemblée étant déjà debout, les robes bruissent et les regards se croisent, incitant l'homme à passer rapidement au point suivant. Pour sa défense, il arrive parfois que des salles de mariage soient pourvues de bancs ou de sièges et qu'il faille inviter les participants à se lever. Mais comment commencer autrement cette cérémonie que par l'étrange ? Heureusement, le froid glacial des lieux préserve l'officiel des

conséquences les plus fâcheuses de son embarras en coupant court à tout excès de sudation.

– Nous allons... reprend l'infortuné mandataire. Nous allons procéder au mariage de Mlle Mileva An... Anja Verica Varasd et de M. Louis Charles Flavien Bertillon, ici présents.

L'homme tire sur son papier pour lire les quelques lignes coincées dans les pliures.

– Avez-vous... établi un contrat de mariage ?

– Oui !

Louis Bertillon répond avec une telle célérité qu'il surprend l'officiel et grippe la bonne marche du protocole.

– Vous... Vous devez avoir un certificat, une attestation de votre notaire ?

Le conseiller municipal regarde dans la pile de documents qui borde sa table et commence à lire :

– *Contrat établi par M^e Blanchi pour les susnommés Louis Charles.*

– Passons, voulez-vous ? intervient le professeur Charcot, pour qui la cérémonie tire déjà trop en longueur.

– Très bien. Je note juste... qu'un contrat de mariage a été établi et que... et que je vais pouvoir procéder à la lecture du Code civil. Enfin, se reprend l'homme en voyant de nouveau s'abaisser les sourcils de Charcot, pas tout le code !

La promesse ne se départ pas de son magnifique sourire, ni Mlle Bottard de son regard anthracite. L' élu municipal émet un couinement gêné, ouvre son exemplaire du Code Napoléon, et fait craquer la reliure neuve jusqu'à trouver la page recherchée.

La lecture peut commencer.

– *Article 212 : les époux se doivent mutuellement fidélité, recours, assistance...*

– « *Secours* », le corrige Charcot, l'humeur toujours plus sombre.

Le photographe officiel, jusque-là des plus discrets mais

quelque peu tendu, laisse malencontreusement partir un flash de magnésium, immortalisant à jamais ce moment de peu d'importance.

La lecture peut reprendre.

– *Article 213: le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari.*

«*Article 214: la femme est obligée...*»

– Serait-il possible d'accélérer un peu ?

– C'est que...

En d'autres lieux, le mandataire ne manquerait pas d'exiger la lecture légale de ce texte de loi. Mais présentement, malgré le sourire toujours plus angélique de la future épouse, l'homme capitule volontiers.

– Après tout, l'essentiel a été dit ! Nous allons passer aux consentements... Vous pouvez apporter les alliances.

Devant l'absence de réaction censée accompagner cette proposition, le conseiller municipal vérifie ses notes, puis s'étonne :

– Vous n'avez pas d'alliances ? Après tout... rien ne vous y oblige. Enfin, sur le plan légal.

Louis Bertillon se redresse une fois de plus, se préparant à répondre à la plus importante des questions.

– Mademoiselle, engage Simon Bétrémieux, acceptez-vous de prendre M. Louis Charles Flavien Bertillon ici présent pour époux ?

– Oui ! lance avec force le futur marié, visiblement satisfait de placer sa réplique.

– Monsieur succombe à son émotion ! s'amuse le conseiller, avant de se raviser : Laissez toutefois le soin à votre fiancée de répondre.

– Oui, déclare la belle en caressant le mandataire de ses yeux doux.

– Ah. Bien. Parfait, poursuit l'homme en se concentrant soudain sur le mari. Et vous, monsieur, acceptez-vous de

prendre Mlle Mileva Anja Verica Varasd, née à... Smiljan, pour épouse?

Louis Bertillon se retourne vers l'assemblée, souriant à toutes ces nymphes auréolées de guipures pour l'occasion, avant de retrouver un des fils principaux de ses pensées brouillées:

– Oui!

– Ah! voilà une réponse mûrement réfléchie! commente le conseiller municipal.

Mlle Bottard donne du talon pour faire cesser les gloussements qui osent s'élever dans les rangs. Puis, le silence de nouveau établi, elle enjoint au mandataire de conclure son office.

– Au nom de la loi, je déclare M. Louis Bertillon et Mme Mileva Varasd unis par les liens du mariage.

– Oui!

Les coups de talon de Mlle Bottard peinent à calmer les joies infantiles qui montent encore derrière ses lignes. L'élu municipal ne cherche plus à comprendre les agissements des uns et des autres et mène la cérémonie à son terme.

– Vous pouvez embrasser la mariée!

Mais, une fois de plus, la suggestion était de trop.

– Enfin, reprend l'homme, c'est comme pour les alliances. Ce n'est pas obligatoire. Passons à la signature des registres...

Cette fois, le photographe officiel se manifeste au bon moment. Il réclame au marié de tenir la pose, le temps d'impressionner sa plaque de verre, et replie son matériel pour indiquer qu'il ne troublera plus le déroulement de l'office. Simon Bétrémieux prend un air satisfait en visant les deux seings luisants sur son registre, applique un buvard pour assécher le surplus d'encre, et referme le tout en tirant sur sa moustache.

– Eh bien! Ça ne s'est pas trop mal passé! C'était mon premier mariage, confie le mandataire avec un soulagement notable.

– C’était assez visible, réplique le grand Charcot en se renfrognant. Et, à l’évidence, vous omettez un point.

– Lequel? s’inquiète subitement le conseiller municipal.

– De faire émarger les témoins.

Veillant à ne plus passer de bévue en maladresse, l’homme s’applique à appeler les témoins. Mlle Bottard pose sa griffe d’une écriture ronde et soignée, pour le docteur Varasd, pendant que le professeur paraphe d’un geste que l’habitude blase, signant ce registre comme s’il s’agissait d’une ordonnance médicale.

– Cette fois, vous en avez terminé, jeune homme, cingle un Charcot visiblement peu convaincu par son propre engagement.

Mileva Varasd attrape le bras de son joli mari et tous deux se tournent vers l’assemblée des internées, enfin autorisées à manifester leur joie. La Slave profite des rires et des applaudissements pour glisser à l’oreille de Charcot :

– Allons, professeur, ne faites pas cette tête, les poils de singe repoussent très bien !

Sans attendre de réponse, le docteur entraîne son Bertillon au milieu de la nef principale et sort au grand jour sous les cris des patients amassés dans le froid pour les accueillir. Les plus délicats, sous la surveillance des infirmiers, lancent en pluie de pleines poignées de neige fraîche, pendant que deux demoiselles, par ailleurs traitées pour leur hystérie précoce, ouvrent la cage à une envolée de moineaux...

Mais, à l’évidence, avant d’en arriver à des scènes aussi pittoresques, quelques explications s’imposent.



LES COULISSES DE L'ENTRE-TEMPS, ET AUTRES ÉPISODES MANQUANTS

Lundi 7 janvier 1889, 4 h 23

Gaston Tissandier opère un nouveau virage au-dessus de l'*Albus-Altus*. L'aérostier veut s'assurer que sa vue ne le trahit pas. Malgré sa grande habitude des vols en haute altitude, il commence à se sentir mal. Il bloque ses gouvernes, attrape la dernière bouteille d'air sous pression et plaque de mauvais gré la bouche de cuir contre ses moustaches gelées. Après deux ou trois rasades d'oxygène, les symptômes de l'hypoxie reculent peu à peu. Les taches sombres et dansantes disparaissent de devant ses yeux et son cœur se calme. Il chasse alors le dépôt de givre de ses lunettes d'alpiniste et se penche de nouveau au-dessus du garde-corps. Le pilote avait vu juste. Le grand Khan donne du fer à un bretteur des plus sérieux. Il devine un duel de tous les diables derrière les baies embuées de l'*Albus-Altus*, une lutte qui ne peut se terminer que par la mort. Tissandier plie les bras pour empêcher la glace de raidir définitivement son manteau de cuir et réfléchit à la marche à suivre. Il ne peut se résoudre à abandonner là ce passager peu ordinaire. N'en déplaise à l'Américain. Mais il ne peut pas non plus prendre le risque de contrarier la mauvaise personne et de se retrouver du mauvais côté du canon d'un 32 Smith & Wesson Safety Hammerless, tel que celui aperçu dans le holster de ce malfaisant. L'arme est belle et dangereuse. Et les moyens de cet agent de l'ombre, puissants.

Pinkerton, comme conquis par un sixième sens hérité d'une carrière périlleuse, redresse la tête et se décolle un instant de son propre masque à oxygène.

– Il va... falloir... foutre le camp, *mister balloonist*... lâche l'affidé dans un nuage de givre.

Tissandier comprend le message jusqu'au bout. L'Américain n'a jamais eu l'intention de repartir avec ce Lacassagne dans ses bagages. Mais le pilote refuse de devenir le complice d'un meurtre. Il refuse de déshonorer le club très fermé des aéroliers en ne se comportant pas en capitaine. Il profite du trouble de Pinkerton et de son ivresse passagère pour ouvrir la vanne de la dernière bouteille d'air comprimé et libérer quelques sacs de lest. Le ballon prend de l'altitude à une vitesse telle que les haubans vibrent et sifflent.

– Mais... que... que faites-vous? crie l'Américain en tentant de se relever.

– Que dites-vous? demande l'aérolier en tendant l'oreille.

– Que faites-vous?! répète l'Américain en se cramponnant aux cordages.

– C'est la procédure, monsieur Pinkerton! hurle Tissandier par-dessus son écharpe gelée.

L'Américain s'affaisse lentement, secoue sa bouteille d'oxygène et fait signe au pilote de lui confier la troisième et dernière recharge. Mais Tissandier, au lieu de lui lancer la bonbonne, se contente de lui faire de grands gestes.

– Il n'y a plus d'air! Cette cartouche devait avoir un défaut! Restez tranquille, je vais redescendre!

Tissandier feint l'exécution de procédures d'urgence, le temps de s'assurer que l'Américain perd enfin connaissance, avant de réagir véritablement. En trois manœuvres, le pilote ouvre la soupape de sécurité, lâchant ce qu'il faut d'hélium pour faire perdre de la hauteur à son ballon, et remet le cap sur l'*Albus-Altus*. La nacelle vibre sous la puissance des vents d'altitude, mais les hélices de contrevent conçues par Dalloz

et Breton sont efficaces. Elles utilisent la force des courants aériens pour propulser et diriger l'appareil selon la volonté du navigateur.

Tissandier regagne les abords du géant des airs, où des cris étouffés par la ouate des nuages lui parviennent. Il essuie de nouveau le givre de ses lunettes de glacier, à temps pour voir basculer par-dessus bord la silhouette du grand Khan... Son cœur tressaille. Des fourmillements déferlent en vagues énervées jusqu'au bout de ses doigts.

Il arrive trop tard ! À moins que...

À moins que le sort ne vienne s'en mêler. Ce Lacassagne, finalement, doit être né sous une bonne étoile. Par une opération que seul le sort peut décider, il se retrouve pendu au bout d'une amarre, dérivant à une trentaine de mètres sous le ventre blanc de l'*Albus-Altus*. Tissandier ajuste sa trajectoire, prie pour que l'homme ne se détache pas trop vite et ralentit la marche de son dirigeable. Le flanc de son ballon vient contre la longue corde et repousse malencontreusement le corps inanimé du grand Khan à une dizaine de mètres de la nacelle. Tissandier serre ses volants de manœuvre, s'assure du coma de l'Américain et attrape son grappin d'abordage. Il prépare une ligne de vie fine et souple, et lance le tout à trois reprises avant d'accrocher enfin sa cible. Il doit faire vite. Le froid est intense et la situation instable. Il tire de toutes ses forces, ramène à bord le corps de son intrépide passager et se penche contre son visage fumant de mille vapeurs. Le pilote a un vif mouvement de recul. L'homme est inconscient, mais vivant. Et ses chairs se font dévorer par l'appétit sans faim d'un acide impur. Du vitriol. Tissandier retire ses gants et pare au plus urgent. Il s'attaque au tas de nœuds qui enserre la jambe du Khan. Un mauvais matelotage qui s'est révélé salutaire en gardant le blessé d'une chute mortelle, mais qui menace maintenant de remporter sa prise dans les airs. Le ballon tire, à chaque coup de vent, et gêne la manœuvre.

L'aérostier fait jouer les fibres, refusant de couper la corde et de signer par là son sauvetage : les occupants de l'*Albus-Altus* ne doivent pas se douter de la survie de cet homme, ou ils n'auront de cesse de le poursuivre pour achever leur besogne. Le dernier nœud se rend enfin, libérant le Khan. Tissandier pose ses mains tremblantes sur la tôle de la lampe aveugle, le temps de décongeler ses articulations, et ouvre son coffre de bord. Grelottant, il dévisse le couvercle d'un pot de magnésie et répand la poudre sur le visage du blessé. La réaction produit de la fumée en abondance, mais neutralise peu à peu le mordant de l'acide.

L'aérostier, transi, remet ses gants. Il cale le rescapé au fond de la nacelle, avec la lampe à carbure comme bouillotte de fortune, et le couvre d'une toile enduite. Puis il reprend en main les gouvernes de l'appareil. Le givre grippe la soupape, et l'homme doit forcer à coups de maillet sur ses leviers pour les libérer et provoquer enfin la chute libre de l'engin. Il calcule à la volée la quantité de gaz indispensable pour éviter de s'écraser au sol et ferme la valve. Le ballon passe sous la barre des deux mille mètres d'altitude, et un ciel dégagé permet maintenant de lire la topographie des lieux. Tissandier, par habitude, distingue déjà les limites de Paris grâce aux éclairages publics. Il place les Grands Boulevards, les remparts de la capitale, et enfin la ligne des forts. Montrouge, Bicêtre, Ivry... Il devine la campagne de Villejuif sous les brumes matinales, décide de réinjecter le reste de gaz pour freiner sa chute et profite de survoler des champs pour jeter par-dessus bord tout ce qui n'est pas strictement utile à sa survie. Le coffre, les rouleaux de cordage empesés de givre et de gel, le porte-voix et les instruments de navigation. Il dégoupille et se débarrasse encore des bonbonnes d'hélium, gagnant toujours plus de ces précieux kilos. Puis vient le moment de sacrifier l'ancre et les guideropes indispensables à ralentir et arrêter le ballon, en traînant de tout leur poids sur le sol...

Alors, voyant que ce n'est pas tout à fait suffisant, l'homme se surprend à devoir réprimer une envie soudaine. Celle de balancer aussi le corps inanimé de cet Américain si peu étouffé par les scrupules. Seule une bride fragile de raison le retient : la banderole de soie qui indique que l'engin, enfin, modère sa perte d'altitude. Tissandier reprend ses appareils de gouverne en main et amorce un virage. Il laisse le fort de Villejuif sur sa gauche et vise celui de Villeneuve-Saint-Georges. Direction sud-sud-est. Il pousse un soupir de soulagement. Cette expédition nocturne lui rappelle avec émotion ses vols durant le siège de 1870, au-dessus de Paris, sous la mitraille des Prussiens.

Et ces deux corps affalés dans la nacelle lui rappellent aussi une ascension autrement plus tragique. Ce malheureux record d'altitude qui lui a coûté ses oreilles, et, surtout, la vie de ses deux compagnons d'infortune. Sivel et Crocé-Spinelli.

Profitant de ce court répit, le pilote dresse un bref état des lieux. Côté positif, il note une température acceptable, le cap est bon et la descente maîtrisée. Le ballon conserve assez de gaz pour poursuivre sa route et atteindre la zone d'échouage. Mais, côté négatif, il est à noter qu'il n'a plus vingt ans et que le matériel de bord est défaillant. Il ne lui reste pour son atterrissage qu'une fine corde de quinze mètres et un grappin en guise d'ancre. Sans compter ce blessé dont il va falloir s'occuper d'urgence, et surtout... ce problème à régler. Ce Pinkerton et son 32 Smith & Wesson.

Tissandier repère le cours sinueux de la Seine. Plus loin, c'est la masse sombre de la forêt de Yerres qui se dessine et celle, plus imposante encore, de la forêt de Sénart. Le ballon file entre les deux, prenant en point de mire les parcelles agricoles de la localité de Mandres. Le pilote fait jouer une fois de plus la soupape, lâchant du gaz, en silence, perdant de l'altitude. Au jugé, le dirigeable croise à près de huit cents mètres du sol. L'homme regrette ses jumelles, jetées un peu

plus tôt dans la panique. Il relève ses lunettes de glacier, plisse les yeux et découvre avec soulagement les grands feux de signalement de la zone d'échouage. Elle est à moins d'un kilomètre, derrière les champs de roses. L'aérostier serre les commandes, attache le grappin à la fine corde d'agrès et balance le tout par-dessus bord.

– Messieurs, ça va secouer!

L'engin, privé de ses guideropes, n'a aucun moyen véritable de freiner. Mais le pilote avait donné des instructions à ses amis restés au sol... Et comme pour conforter ses attentes, le grappin accroche en plein champ des filets lestés de bûches et ralentit brusquement l'appareil. Tissandier ouvre complètement la soupape pour faire s'affaisser son ballon et se prépare à accuser le choc. La nacelle tape une première fois les labours gelés, dérape et s'immobilise après un dernier rebond. Le pilote s'assure que ses passagers ne sont pas trop mal en point et appelle aussitôt ses compagnons à l'aide.

– Qui est là? lance Tissandier aux hommes en approche.

– Renard!

– Breton et Dalloz! répondent des voix dans la pénombre.

– J'ai besoin de bras! réclame l'aéronaute en soulevant le Khan.

Les quatre hommes ont tôt fait de sortir les deux passagers inanimés de la nacelle et de rejoindre les voitures garées en bout de parcelle, sur le chemin de Périgny.

– Qu'est-il arrivé? demande Charles Renard à son ami.

– Je vous raconterai tout plus tard. Faut mettre au plus vite celui-ci à l'abri, répond Tissandier. Et trouvez-moi du chloroforme!

– Du chloroforme? Mais pour quoi faire? s'alarme Renard.

– Je veux m'assurer que ce monsieur et son 32 Smith & Wesson ne se réveillent pas trop tôt! Vous allez me chloroformer ce gremlin et l'envoyer à l'autre bout de Paris!

– On en fait quoi?

– Abandonnez-le dans le premier garni et faites en sorte qu’il ne sache rien de la fin de cette expédition, vous m’entendez?

– Tu es sérieux, Gaston? s’inquiète Renard.

– Très! Il est question de vie ou de mort!

Gaston Tissandier est un homme calme aux propos habituellement modérés. Ses amis agissent donc au plus vite, sans porter plus loin leur interrogatoire.

– Pour le chloroforme, reprend Tissandier en retirant ses lunettes de glacier, vous n’aurez qu’à rendre visite au médecin de Mandres. Annoncez-vous de ma part, il ne pourra pas vous refuser de l’aide. J’ai emmené sa fille et son gendre en baptême de l’air l’été dernier.

– Et le blessé? demande le jeune Breton en tapant la neige de sa casquette.

– Je m’en occupe.

Gaston Tissandier arrache encore son écharpe et quitte un lourd paletot de cuir raidi par le gel des hautes régions. Il revêt le manteau de ville que lui tend Renard et arrange sa barbe, retrouvant un peu de cet air de bon bourgeois qui fait son quotidien. Puis les deux voitures disparaissent dans la nuit, chacune dans une direction différente.



Gaston Tissandier mène ses chevaux à bon train sur la route de Varennes. Le jour commence à poindre, accompagné par une brume d’hiver enveloppante et givrante à souhait. La voiture s’engage sur un chemin bordé d’arbres et dépasse bientôt le domaine de Jarcy pour gagner la rivière. La Yerres court ici d’un frais clapot, guidée entre les pierres jusqu’aux pales d’un moulin à aubes. Une meunerie se tient dans ce coin de paradis. L’endroit fait aussi auberge, et le patron ne

manquera pas de réserver un bon accueil à l'aérostier, malgré l'heure précoce. L'homme traverse le pont et arrête la voiture dans une cour pavée, devant la grande meule de grès qui signe là fièrement l'activité des lieux. Un garçon de ferme sort aussitôt et crie après les chiens.

– Occupe-toi des chevaux, petit! lui lance Tissandier en sautant du marchepied. Je dois voir ton patron.

L'homme repère de la lumière qui filtre à travers les carreaux de la porte de la cuisine et frappe. Un commis approche avec sa lampe à pétrole et entrouvre l'huis supérieur.

– C'est pour quoi, monsieur? demande prudemment le garçon en s'essuyant une main contre son tablier.

– Je dois parler à M. Nerrié, c'est urgent!

– Le patron? Il n'aime pas être dérangé par la clientèle à cette heure, vous savez! prévient le commis.

– Dites-lui que c'est Tissandier, insiste l'aérostier. Ça peut le radoucir.

– C'est pas pour discuter, mais c'est que je vais encore en prendre pour mon grade, moi, avec vos histoires! Mais entrez donc, il fait un froid de tous les diables, se plaint le garçon en claquant la porte.

Une odeur de café et de croissants chauds règne dans la pièce, donnant au pilote une idée du bonheur. Une bâtisse plusieurs fois centenaire, au bord de l'eau, à une heure de Paris, avec un bon feu dans le fourneau. Un moulin flanqué de roseraies où les paysans des environs viennent moudre leur blé et rire autour d'un verre de seize et d'un casse-croûte campagnard.

– Monsieur Gaston? Mais que vous arrive-t-il? demande un homme aux bras épais comme des cuisses. Ne me dites pas que vous avez besoin de mon moulin de si bonne heure? Encore à vos expériences sur les forces hydrauliques?!

– Non, j'ai besoin d'un autre service. Pour une affaire qui requiert de la discrétion, prévient l'aérostier.

– Me voilà intrigué !

– Ne le soyez pas. Il s’agit de prendre soin d’un blessé. Il me faut une chambre bien chauffée, et le moins de monde possible à poser des questions. Suivez-moi au-dehors avec deux hommes forts, précise Tissandier en enfonçant sa casquette jusqu’aux oreilles.



Eudes Anatole-Faust Lacassagne est déposé sur un lit, dans une chambre à l’étage du moulin de Jarcy. L’endroit est simple mais confortable. Des boiseries aux murs, un crucifix cloué au-dessus de l’oreiller et une lampe-tempête qui brûle sur la table de chevet. Le patron a fait demander en urgence le médecin de campagne, le docteur Eugène Gustin. Ce dernier est déjà dans les escaliers.

– Une chance que j’habite la maison voisine ! C’est le blessé en question ? s’enquiert un homme d’une cinquantaine d’années en posant sa lourde sacoche de cuir. Faites-moi de la lumière !

Le praticien se penche sur le visage du Khan avec une grimace contenue.

– Ce n’est pas beau à voir. Que lui est-il arrivé, à ce brave ?

– Brûlure chimique profonde, répond mécaniquement Tissandier. Du vitriol.

– Acide sulfurique impur ? Mais la réaction ne paraît pas habituelle... commente le médecin en promenant une loupe au-dessus des lésions.

– J’ai neutralisé le composé avec ce que j’avais sous la main. Du carbonate de magnésium, précise le pilote. Le froid extrême des hautes régions a fait le reste pour ralentir le mordant de la réaction.

– La magnésie des gymnastes ? L’idée n’est pas mauvaise...

et semble avoir eu un certain effet. Vous êtes acrobate ? demande le médecin pour satisfaire sa curiosité.

– Aérostier.

– Ah ! la conquête des airs ! Les voyages menés au gré de la bise, fendant les mers de nuages... se prend à rêver le praticien en promenant sa loupe. Mais... Le vitriol faisait donc partie du programme ?

– Laissons les causes de côté, voulez-vous ? Et concentrez plutôt vos traitements sur les conséquences fâcheuses de cet accident, insiste Tissandier.

– Nerrié, ordonne le médecin, faites bouillir des linges de coton fin et apportez-moi le tout. Ah ! Nerrié ! faites monter aussi de l'eau de Javel !

Le praticien sort un flacon d'huile de térébenthine de sa sacoche et reprend ses observations.

– Le reste du visage est aussi très abîmé. Mais qu'avez-vous été faire là-haut par un si grand froid ? demande encore le médecin sans espérer de réponse.

Le docteur Guestin desserre l'écharpe du Khan et ouvre sa vareuse avec l'aide de la femme de chambre.

– En voilà un qui m'a l'air d'un solide gaillard. Il devrait s'en remettre sans trop de peine. En revanche, pour ce qui est de retrouver sa figure... Apportez-moi un bassin avec du savon, mon petit, demande le praticien à la domestique, que je puisse me laver les mains.

Tissandier note en silence que ce médecin de campagne suit les préceptes de Pasteur sur l'hygiène médicale. Ce qui n'est pas pour lui déplaire.

– Je vous laisse avec Lucie, dit soudain le meunier. J'ai à faire au moulin. J'ai une paire de meules à rhabiller.

Le médecin et l'aérostier échangent un regard interrogateur, ne comprenant pas bien ce que le patron compte véritablement faire... mais la femme de chambre est déjà de retour avec une marmite d'eau frémissante.

– Mademoiselle? S’il vous plaît, pourriez-vous diluer douze bouchons d’eau de Javel dans cette eau bouillie?

La jeune femme verse dans un bassin les volumes réclamés par le médecin, sous le regard dubitatif de Tissandier. Le bon docteur Guestin plonge alors ses linges, les presse doucement pour les essorer et vient nettoyer délicatement les plaies béantes du Khan.

– Mais? réagit l’aérostier. Vous mettez de la Javel sur les blessures de ce pauvre homme?!!

– Il s’agit de désinfecter le tout... commente Guestin.

– Voilà qui me semble peu protocolaire!

– Au contraire, c’est connu depuis des décennies... mais comme pour tout, on pense toujours que la science ne profite que du progrès, répond l’homme en veillant à ne pas déchirer les parties encore saines. L’eau de Javel, poursuit le médecin, trop concentrée, viendrait brûler un peu plus encore ce qui pourrait l’être. Mais, fortement diluée, elle permet de désinfecter la plaie et de la préparer pour le plus parfait des pansements.

– M’autoriseriez-vous à faire une courte note sur ce sujet dans ma revue? demande l’aérostier.

– Votre revue? interroge le praticien en levant un sourcil.

L’homme jette ses linges souillés et ouvre son flacon d’huile de térébenthine.

– Nous n’avons pas été présentés, je crois. Je me nomme Gaston Tissandier, et je suis le rédacteur de la revue *La Nature*.

– Oh! Il m’est déjà arrivé de lire un numéro ou deux... Vous pouvez toujours parler de la Javel dans votre périodique, monsieur Tissandier. Mais je doute que cela révolutionne le corps médical. La recette est trop simple et ne rapporte à personne. On ne verra en moi qu’un modeste médecin de campagne qui s’applique à faire son travail avec les outils rudimentaires qu’il a sous la main.

L'homme imbibe les plaies de son huile calmante, pose les linges à même les chairs et entreprend un soigneux bandage autour de la tête du blessé. Ce dernier est plongé dans le coma depuis son retour des hautes régions et n'émet rien d'autre qu'une respiration sifflante et saccadée. Le médecin sort une fiole de morphine et pratique une injection à la base du cou.

– Voilà qui devrait le soulager de la douleur, si jamais il revenait à lui. Je passerai demain pour refaire ses bandages. D'ici là, veillez à ce qu'il ne soit pas dérangé. Il va lui falloir du calme et du repos. Et faites que la chambre soit mieux chauffée, un brûlé perd beaucoup de température.

« Bien. À la moindre fièvre ou agitation anormale, faites-moi prévenir : de telles blessures à la tête peuvent vite dégénérer.

– Et pour le faire boire, ou manger ? demande la femme de chambre, pragmatique.

– Le mieux serait qu'il reprenne connaissance. Mais vous pouvez humecter ses lèvres régulièrement, avec un linge mouillé d'eau fraîche, en prenant bien soin de ne pas imber ses pansements.

Le praticien range ses instruments et relève son chapeau pour saluer Tissandier.

– De la magnésie sur une brûlure au vitriol, il fallait y penser, monsieur.

– Je suis chimiste, répond l'homme en raccompagnant le docteur Guestin hors de la chambre. Un oxyde de magnésium aurait été encore plus approprié, mais j'ai pris ce que j'avais sous la main.

– Vous lui avez sauvé la face. Ses blessures auraient pu être bien plus profondes... voire mortelles.

Gaston Tissandier serre encore une fois la main du médecin et rejoint la salle de l'auberge. Il s'installe à une table, près du poêle, et accepte, pour se remettre de ses émotions, de se voir servir un bon café chaud accompagné de son duo de viennoiseries maison. Un raclement de chaise le fait sursauter.

– Ne vous retournez pas.

Tissandier reconnaît et l'intonation de cette voix et son goût du mystère.

– Vous ici? Mais comment m'avez-vous retrouvé? s'inquiète le bourgeois.

Cette présence ne peut signifier qu'une chose : son secret du matin est déjà éventé!

– Il vous reste beaucoup à apprendre pour déjouer les sens d'un agent entraîné, reprend la voix. Sans compter sur mes dispositions, disons, particulières.

La jeune femme s'interrompt. Elle ferme les yeux et lève une main, recourbant un à un ses doigts gantés de cuir noir. Ses lèvres bougent et s'activent, comme pour accompagner une conversation intérieure, et elle reprend :

– Où est l'autre ?

– De qui parlez-vous ? s'enquiert Tissandier.

– Du vieux. De l'Américain, précise la voix anonyme.

– Je n'en sais rien, et je ne veux pas le savoir! Je l'ai justement fait expédier à l'autre bout de Paris pour ne plus en entendre parler!

– Je doute que cela soit véritablement efficace, ponctue la jeune femme en laissant son index en suspens. Vous n'avez pas croisé la route du bon bonhomme, mon cher.

Tissandier déglutit.

– Mais je devrais pouvoir arranger ça.

La demoiselle pose un flacon brun sur sa table.

– Qu'est-ce? demande l'aérostier.

– Du laudanum. Vous devez vous assurer que le Khan ne se réveille pas durant les jours à venir. Il est dans un sale état.

– Vous... vous l'avez vu?

– C'est tout comme, répond la demoiselle en se relevant.

– Mais qui êtes-vous? s'agace Tissandier.

La jeune femme rabat son col de fourrure et disparaît dans le matin naissant.

Lundi 7 janvier, 7 h 53

Le duc Karl de l'Abey ajuste la cible de paille et fait feu. Le bullenbeisser aboie un coup, signalant, dans un nuage de vapeur, l'approche d'un visiteur. Le duc baisse le bras et fait une moue en évaluant les résultats de sa séance de tir.

– Alors ? s'enquiert le visiteur en s'appuyant sur sa canne.

– La détente de ce prototype est dure, répond le duc.

– C'est la double action.

– Eh bien, il va falloir gagner en souplesse, mon cher. Car je force trop, et non seulement la chose ralentit les cadences de tir, mais elle nuit à la précision.

– C'est le prix à payer pour ne pas avoir à réarmer le chien chaque fois.

– Vous ne convaincrez personne avec ce genre de désavantage. Il vous faut arranger ça au plus vite. C'est trop handicapant.

Le duc confie l'arme à son majordome et marche en compagnie de son visiteur, dans l'allée de graviers, à pas lents.

– Votre blessure de 70 vous fait souffrir, général ? s'inquiète le duc.

– L'hiver me fait toujours un mal de chien, peste l'homme en se reposant un instant.

– Allons nous mettre au chaud.

Les deux hommes pénètrent dans la luxuriante véranda. Le majordome range le prototype de revolver dans sa mallette en fer et confie le soin au général de fermer le tout à clef.

– Vous voulez prendre un thé ? un café ? demande le duc à son invité.

– Un thé ? Laissez ça aux Angliches, voulez-vous ! Servez-moi un café bien noir ! dit l'homme avant de se moucher

dans un carré de soie bleue. Avec une goutte d'eau-de-vie, pour réchauffer ma vieille carcasse.

– Dans ce cas, nous serons mieux dans le fumoir, répond le duc.

Les deux hommes traversent une enfilade de petits salons et débouchent sur une pièce aux tapis sombres et épais. Les murs, au-dessus de boiseries en ronce de noyer, sont garnis de tableaux représentant des ouvrages d'art du XIX^e, ponts et viaducs, barrages, écluses. Phares. Puis, entre les hautes fenêtres, des vitrines et rayonnages laissent à voir tour à tour des précés d'ingénierie civile et militaire et des collections d'alcools fins.

– Faites votre choix, général.

Le visiteur arrête sur une bouteille le pommeau sculpté de sa canne en ébène. Le majordome commence à verser un filet d'un liquide aussi limpide que parfumé jusqu'à atteindre le débord, faute de recevoir d'autres instructions de l'invité.

– Vos tasses sont trop petites, mon cher duc. Et l'*Albus-Altus*? demande soudain le vieil homme en portant le breuvage à ses lèvres. Avez-vous eu la confirmation des événements qui se seraient déroulés à son bord?

– Je le crains, répond le duc. Des bris de verre ont été retrouvés sur la passerelle. Et l'analyse des échantillons ne laisse aucun doute possible. Eudes Lacassagne a bien procédé à un échange entre l'orbe original et cette copie qui usurpe sa place dans l'écrin de l'*Albus-Altus*.

– Vous allez le remplacer? s'enquiert le général.

– Sans façon. Cette ampoule, si belle et savante qu'elle puisse paraître, n'est qu'un leurre sans valeur. Elle n'avait d'autre fonction que de faire courir les contrefacteurs, comme une hase agirait pour éloigner les chasseurs de ses petits.

– C'est moi, ou vous venez de comparer une ampoule de cinquante mille francs or avec un lièvre, mon cher duc? Diable... mais combien a-t-il fallu de mirabelles pour faire

cette eau de feu ? toussaille le général avec une larme à l'œil. Votre fine réveillerait un mort !

– Si seulement c'était vrai, ce bouilleur de cru lorrain aurait réussi en quelques heures un exploit qui a réclamé à notre ordre plus d'un siècle d'efforts ! réplique le duc en sirotant son café.

– Voilà qui aurait été une bonne raison d'aller recroiser le fer avec l'Allemagne !

– Vous parlez comme Boulanger, général.

– Pardonnez mon emphase, mon cher duc. J'ai senti un instant mon sabre vibrer au son des canons. Et comment va le Notaire ? s'inquiète soudain le visiteur.

Karl de l'Abey repose sa tasse fumante, s'approche de la porte-fenêtre et lève les yeux vers le ciel avant de répondre :

– Il désire rester seul pour le moment. La destitution de son fils est un coup rude pour lui. Il ne comprend pas.

– Et le second fils ? s'enquiert le général. Ce... policier ?

– Nous cherchons toujours son corps, répond de l'Abey.

– La succession du Notaire va devenir un véritable problème, se tracasse le vieil homme en agitant sa canne. L'ennemi nous porte là un sale coup.

– Nous travaillons sur la question, conclut le duc sans plus de détails.

– Mais... vous vouliez m'entretenir d'un autre sujet, je crois ?

– En effet. Notre entreprise, tout humaniste soit-elle, réclame des fonds importants, commence le duc.

– Il me semble avoir déjà avancé quelques-unes de mes petites économies dans notre affaire, se défend le général.

– Rassurez-vous, je ne vous demande pas là de contribution supplémentaire, précise le duc, mais je vous expose juste une situation qui pourrait devenir fâcheuse.

– Poursuivez, je vous prie. Et pardonnez-moi ces coups d'aiguillon : j'ai parfois des sursauts d'ardeur toute militaire !

– Comme vous le savez, nos financements sont multiples et tendent à augmenter. Mais pour garder des liquidités en suffisance, nous avons aussi recours à des méthodes que certains ne manqueraient pas de récriminer.

– Expliquez votre problème, l'engage le général en s'asseyant dans un fauteuil de cuir.

– Le scandale pourrait venir du canal de Panama. Lesseps a procédé l'an dernier à une levée de fonds exceptionnelle.

– L'affaire a eu suffisamment mauvaise presse pour que je m'en souviene, mon cher duc, commente le vieil homme en se caressant ce bout de menton qui apparaît encore entre deux rouflaquettes soigneusement taillées. Voilà qui était à un doigt de ressembler à un fiasco !

– Cette levée de fonds, poursuit le duc, a été menée prétendument pour renflouer les caisses de la Compagnie du canal de Panama. Mais, en réalité, c'était pour alimenter les nôtres.

– Les sociétés de Lesseps comptant parmi nos filiales, je ne vois rien, jusque-là, qui va vraiment à l'encontre de nos méthodes ? remarque le général.

– Le problème, c'est que, pour procéder à cette levée de fonds, Lesseps a commandé les services d'un homme de communication. Un malandrin plein de ressources qui s'est targué d'avoir du réseau parmi le beau monde. De connaître des députés.

– Qui n'en connaît pas, mon cher duc ? s'amuse le vieil homme en jouant avec ses décorations militaires.

– Doté d'un joli pactole pour mener sa campagne, le malandrin en question s'est fait fort d'acheter des voix pour que les parlementaires, ainsi gavés, votent une loi permettant cette fameuse souscription...

– Voilà qui est autrement plus moche, assurément. Et comment s'appelle cette canaille ?

– Cornélius Herz, répond de l'Abey.

– Eh bien, je serais d'avis d'apprendre à ce M. Herz à mieux

se servir de sa langue et de nos fonds, dit le général en affûtant le tranchant de son regard.

– Ce qui est d’autant plus problématique, c’est que notre cher Lesseps a eu recours au même malandrin pour mener d’autres campagnes. Comme le renforcement des emprunts russes encore en discussion, ou le vote du conseil municipal pour la validation du projet de construction de la tour Eiffel.

– Une affaire de corruption généralisée ?

– Vous m’ôtez les mots de la bouche, répond le duc.

– La situation est sous contrôle ?

– Pour le moment le couvercle est fermé. Mais nos rapports mentionnent des menaces de fuite.

– L’Ophiuchus ? s’enquiert le vieil officier en se renfrognant.

– D’après nos informations, un de leurs hommes serait en possession de documents qui pourraient affoler toutes les presses du monde. Il commence à faire trembler tout Paris avec ses chantages...

– En voilà un qui a de l’appétit ! s’amuse le général. Mais vous êtes un homme de ressource, mon cher duc. Et je subodore que vous avez déjà le digestif en main, n’est-il pas ?

– J’ai réveillé un de mes agents voici quelques jours. Une jeune personne dynamique et pleine de promesse...

– Bien, fait l’officier en se relevant de son fauteuil avec l’énergie d’un homme habitué à charger baïonnette au canon. Je suppose, mon cher duc, que nous en avons terminé pour aujourd’hui ?

– Assurément.

– Tenez-moi informé, pour ce Cornélius Herz...

– Je suis cette affaire avec une attention toute particulière, précise de l’Abey en raccompagnant le vieil homme jusqu’au vestibule.

– Ah ! un détail, sans doute... Mais figurez-vous que je n’ai pas réussi à déchiffrer le message du jour... Le code

comporterait-il quelque erreur? demande le général avant de sortir.

– Non. Le Crypteur semble avoir pris une précaution supplémentaire.

– Laquelle?

– Il nous revient encore de la découvrir...

Mardi 8 janvier, 17 h 32

Le docteur Varasd agite sa baguette devant les yeux de son sujet.

– Vous suivez le mouvement de mon alinette. À chaque oscillation, vos paupières deviennent plus lourdes. Vous dormez. Ma voix vous berce et vous guide. Votre conscience s'ouvre tout entière à mes suggestions et reçoit mes paroles comme les ordres d'une mère bienveillante.

« Chaque soir, au moment de prendre votre service et de plonger sous terre, vous retrouverez la mémoire et rejoindrez vos fonctions au sein de votre équipe de travail.

« Chaque matin, en quittant votre service et en ressortant au grand air, vous oublierez tout de vos activités nocturnes et ne vous souviendrez que d'une chose : vous êtes engagé par la société des égouts de Paris et votre mission est de veiller à ce que les réseaux accomplissent leur œuvre hygiénique pour le bien de tous.

« Je vais maintenant compter jusqu'à trois. Alors vous vous réveillerez et n'aurez plus aucun souvenir de moi ni de mes collaborateurs. Vous raconterez à qui vous le demande que vous êtes venu à l'hôpital dans le cadre de la médecine du travail pour un dépistage épidémiologique.

« Un.

« Deux.

«Trois.

Le docteur Varasd claque des doigts et le sujet reprend conscience.

– Votre bilan de santé est en parfaite conformité avec les attentes de votre nouveau service, monsieur Skrzypczak.

Dans la bouche de la belle Slave, ce nom imprononçable devient un de ces patronymes aux accents exotiques et chantants des contrées de l'Est. L'ouvrier empoche le précieux certificat que lui tend le médecin, indispensable pour aspirer à faire carrière dans la régie des sous-sols de Paris, et quitte le cabinet, sans un mot. Comme estomaqué.

– C'était le dernier, docteur, lui signale l'infirmier de garde.

– Je ne suis pas mécontente de finir là mon service, répond la savante en claquant des doigts. Je n'aurai plus besoin de vous, César. Vous pouvez disposer, dit-elle encore à l'employé.

L'homme recule d'un pas et s'incline.

– Ce fut un véritable plaisir de travailler à vos côtés aujourd'hui, docteur Varasd. Je vous remercie et vous souhaite une excellente soirée.

La jeune Slave opine du chef. Toutes ces manipulations mentales commencent à l'ennuyer. Tout ce personnel corvéable à merci, ridicule à souhait, exécutant les tâches les plus ingrates avec le souvenir d'avoir passé la meilleure journée de leur carrière... Varasd quitte son aile et regagne le salon de la direction. Ses pas résonnent sur le parquet en chevron. Les médecins interrompent leurs conversations à l'approche de la jeune femme, chacun espérant en silence ne pas être la cible d'une de ses demandes capricieuses. Charcot lui accorde bien des privilèges, ces derniers temps, provoquant les jalousies les plus vives auprès de ses collègues. Des rumeurs circulent dans les couloirs, colportant une liaison entre le grand patron et cette créature venue de bien loin pour faire ce qu'une Française ne fait pas. Diriger un service de la Salpêtrière. Mais la jeune femme n'a que faire des ressentiments

de son prochain. Elle n'est pas en lice pour un concours de popularité. Elle attrape le premier regard qui ose se porter sur elle et demande :

– Le professeur n'est pas là ?

– Il est dans la bibliothèque, répond fraîchement Mlle Bottard depuis l'autre bout de la salle.

La surveillante en chef est encore une des rares personnes de cet hôpital à ne pas se laisser impressionner par les airs de duchesse de la demoiselle. Ni même à lui envier quoi que ce soit. Cette maîtresse femme n'a à se plaindre ni de sa position ni de ses honoraires. Elle n'a qu'une ambition : finir les années qui lui restent au service des malades. Et serrer un peu plus cette discipline qui tend à se relâcher avec l'arrivée des nouvelles infirmières.

– Merci, Marguerite, répond Mlle Varasd.

Mlle Bottard, en revanche, n'a jamais apprécié la moindre marque de familiarité dans le cadre de son travail. Alors ? Pour qui se prend cette péronnelle ?

Les regards, s'ils n'osent affronter cette beauté froide de face, ne manquent inversement jamais de se relever à son passage. Un instinct qui dépasse tout corps de métier. Qui dépasse tout corps. Et qui agace également Mlle Bottard. Les conversations repartent bon train, mais les sujets se font désormais tous les mêmes. Il est clair que ces messieurs vont devoir apprendre à vivre dans une société où les femmes seront en droit et en mesure d'obtenir plus de leurs compétences que de leurs charmes, sans pour autant devoir négliger ces derniers...

Charcot devise sur un coin de table avec quelques-uns de ses étudiants du mardi. Ils dissertent sur un cas présenté ce jour en conférence. Un malheureux cheminot privé d'un de ses bras.

– Le fait est, professe le patron, que dans la plupart des

cas d'amputation il persiste chez le patient cette sensation de membre fantôme. Ici c'est un bras, mais il en va de même pour toute autre partie du corps.

– Tout de même, c'est étrange! Comment croire que le cerveau puisse continuer à transmettre la perception du froid ou de la douleur alors que ce sujet n'a plus de main? s'étonne encore un jeune interne.

– J'ai dans un premier temps pensé, reprend le professeur, à une cause d'ordre psychologique. Une autosuggestion, en quelque sorte, qui alimente une forme d'hallucination en faisant vivre un membre amputé là où il était absent. Mais une nouvelle théorie se dessine, d'ordre physiologique, cette fois.

– Laquelle? demande un autre de ses étudiants.

– Que chaque membre développe dans le cerveau une zone propre à définir les chaînes de réactions, l'usage et l'apprentissage de gestes particuliers, une zone qui, elle, à l'inverse d'un bras, n'est pas amputée et continue à agir. Quand une main a froid, par analogie, l'information est transmise à la zone en question, et l'autre main, malgré son absence, a froid.

– Voilà qui est passionnant, cher professeur, commente le docteur Varasd en roulant des *r* et en s'avançant vers la table. Et vous avez un protocole pour vérifier ces théories?

– Peu de chose, en réalité. Sinon de noter les variations infimes de température à la surface du crâne en fonction des zones actives du cerveau. Mais je vois que vous êtes rentrée de voyage? remarque le patron. Votre père va-t-il mieux?

– Je venais justement vous préciser mon retour. Un problème de papiers m'a empêchée de passer la frontière.

– Rien de grave, j'espère?

– Non. Mais je dois me résoudre à remettre cette visite à plus tard, commente la jeune femme en éludant la question. Et vous, professeur, avez-vous réfléchi à ma petite proposition?

Les étudiants ne peuvent retenir des gloussements complices. Mais le Napoléon des névroses n'ignore en rien ces mauvais bruits de couloir.

– Sachez, jeunes gens, vous qui êtes si prompts à rire de vos bons mots, que la seule qui puisse se vanter d'avoir mon affection dans cet institut est ma Zibidie. Tout le reste n'est que travail. Allons, assez de discours pour aujourd'hui, messieurs. C'est l'heure de la visite aux malades. Richard?

– Oui, monsieur? s'inquiète l'intéressé.

– Vous m'accompagnerez, ce soir.

– Bien, monsieur! s'enthousiasme aussitôt le jeune interne devant l'honneur qui vient de lui être fait.

Mais le docteur Varasd revient à la charge :

– Votre guenon, professeur, ne vous dispense pas de me répondre. Que pensez-vous de ma proposition?

– Veillez à ne pas m'agacer avec cette question, mademoiselle, s'impatiente le grand patron.

– Il faudra bien nous faire entendre un jour votre décision, professeur, insiste le médecin.

– Je tiens à la liberté de mon service. À mes choix. Et à l'indépendance de mes travaux, dit Charcot en balayant la demande d'un geste dédaigneux de la main.

– Nous en reparlerons, professeur.

Charcot ne peut s'empêcher de se retourner, estomaqué par l'aplomb et l'obstination de la jeune femme, laquelle efface d'un sourire cette tension naissante et se retire.



Mileva Varasd s'arrête un instant au milieu de l'allée verglacée, scrutant les bruits de la nuit. La jeune femme sort de son corsage une lorgnette de théâtre et, l'œil derrière un jeu d'optiques ténébrales, opère une rotation méthodique.

Ainsi assurée de ne pas être suivie par des êtres indésirables, elle disparaît entre deux bâtiments désaffectés de l'hôpital de la Salpêtrière. Des ailes fermées pour cause d'insalubrité. Enfin, officiellement. Le docteur efface ses traces de pas et gagne une entrée de service. Elle se faufile à tâtons dans un escalier rongé par les moisissures, déverrouille une grille et tourne un commutateur. Un bec de gaz se met aussitôt à cracher une lumière faiblarde dans un étroit couloir, qu'elle longe jusqu'au bout. La jeune femme ouvre encore une lourde porte de métal, qu'elle referme bien vite derrière elle. L'endroit, tapissé de feuilles d'or, est un sous-sol reconverti en centre d'opérations clandestines. Varasd retire les épingles qui tiennent en place sa coiffe d'hôpital, ainsi que sa perruque aux fausses mèches blondes.

Forte de son apparence retrouvée, la belle Slave enclenche un à un les interrupteurs de ses appareils de communication. Les membranes des haut-parleurs crachent, protestant contre l'humidité des lieux. Elle s'assure que les capteurs se trouvent bien orientés vers le siège cible et allume l'amplificateur ténébral. Les batteries fournissent la haute tension réclamée, validant les tests préliminaires. L'agent note sur son carnet de routine : « *Mardi 8 janvier 1889, 18 h 12, matériel portatif opérationnel.* » Puis le docteur garde un œil impatient sur son ampoule de contrôle. Son ombre personnelle est en retard de deux minutes. Rien de grave pour le moment, mais chaque seconde, dans ce métier dangereux, peut être lourde de sens. La lueur de l'ampoule vacille, signalant la présence d'un corps sombre dans les environs. La chose est confirmée par le magnétographe. Un spectre avide se tient juste derrière la porte. Sa mouche ténébreuse...

Varasd dévisse un cache en or et plaque son œil sur le judas. Les verres spéciaux distordent le couloir et toute autre réalité pour ne laisser paraître qu'une forme pâle aux contours bleutés. Flamel patiente, regardant de droite et de gauche,

anxieux, comme toujours. Le médecin devine, à l'agitation de l'ectoplasme, qu'il tente de communiquer.

– Inutile de te fatiguer, je ne t'entends pas ! dit la demoiselle en ouvrant la porte de fer. Je ne suis pas une de ces lucides de pacotille... Entre vite.

La jeune femme tire le verrou et vérifie la serrure.

– Tu es en retard, lâche-t-elle encore.

Elle s'assied et désigne le siège cible.

– Prends place, je te prie.

Varasd remet ses appareils en marche, un à un, tapant sur un transistor récalcitrant. Une voix d'outre-tombe commence alors à se faire entendre pendant qu'elle procède aux derniers ajustements de routine. Le taux d'humidité, la pression atmosphérique, les variations du magnétisme terrestre... Tout est bon pour troubler les fréquences et faire perdre le contact avec l'au-delà. Surtout avec du matériel clandestin. Mais Varasd connaît son affaire, et en trois réglages elle perçoit haut et fort les paroles de son ombre personnelle.

– Au rapport, commande la belle Slave. As-tu la confirmation que j'attends ?

– *Non*, déplore le spectre d'une voix déformée par l'amplificateur ténébral. *Le corps d'Eudes Lacassagne reste introuvable.*

La réponse ne plaît guère au docteur. Peu d'hommes ont la vertu de pouvoir survivre à une chute de quatre mille mètres, mais, question certitudes, rien ne vaut celle de tâter du mort du bout du pied.

Mais Varasd progresse, elle le sait. Elle touche au but. Le second frère, ce Chrysostome, prétentieux masque noir, est coupable de fratricide. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, une loque à sa merci. Et ainsi privé de ses deux fous, le Notaire devra bientôt réviser sa stratégie. Et c'est là qu'elle, Varasd, intervient. Elle est prête. Elle a toujours trois coups d'avance. Mais une personne est encore capable de mettre ses efforts à mal.

– Et l’Américain? Pinkerton? Est-il réapparu? demande la jeune femme avec une pointe d’anxiété dans la voix.

– *Non*, répond le spectre de son timbre tremblant.

Après tout, ce n’est pas la première fois que ce faux frère d’outre-Manche et d’outre-Atlantique lui fait faux bond. Il a le matériel pour éviter les ombres du Chrys. C’est même devenu sa spécialité. Mais de là à lui refuser, à elle, tout contact, c’est préoccupant. Surtout à l’issue d’une mission d’une telle importance. Serait-il reparti pour Washington?

– Garde tes yeux grands ouverts, Flamel. Enfin, façon de parler. À quoi peut bien vous servir de passer à travers les murs si vous n’êtes pas fichus de trouver un corps de chair et de sang?!

L’ombre reste silencieuse, économisant son énergie.

Consciente de son effort, le docteur augmente la puissance de l’amplificateur ténébral. La température de la pièce descend au point qu’une pellicule de givre se dépose sur les instruments.

– Et Bertillon? reprend la jeune femme.

– *Il dort. Il ne quitte pas la planque*, répond le spectre ainsi revigoré.

– Comment ça: «*il ne quitte pas la planque*»? s’inquiète Varasd.

– *Sauf la nuit*, corrige Flamel, *où il sort en somnambule pour rendre visite au professeur*.

Parfait. D’après le rapport de son mouchard, le sujet respecte point par point sa programmation.

Elle va pouvoir passer à la phase suivante...

Mardi 8 janvier, 22 h 39

Une silhouette sombre s'arrête à l'angle de la rue de Braque. Elle sort un miroir d'Isis et étudie le reflet avec attention, surtout dans ces zones entre pénombre et réverbère. Après une analyse minutieuse, la jeune femme souffle un coup, range sa relique sous son épaisse fourrure et reprend sa route. Ses pas croustillent dans la neige alors qu'elle traverse la rue des Archives. Elle se dirige vers une porte en ogive, dans l'aile neuve de l'hôtel de Soubise, et engage son passe dans la serrure. Le mécanisme cède, le panneau bascule sur ses gonds, et la silhouette s'engouffre dans l'obscurité.

– Connerie de chierie ! Il fait noir comme dans un four, là-dedans ! peste la jeune femme en sortant son briquet à essence, un modèle Auer rapporté d'Allemagne.

Les étincelles jaillissent et une flamme illumine aussitôt les murs d'un long couloir. Travailler pour le Chrysanthème Noir offre certains privilèges. Pouvoir se promener la nuit dans les lieux les plus insolites en est un. Quoi de plus excitant que de se glisser dans les musées ou autres bâtiments de l'administration française, en jouant parfois à cache-cache avec de vieux gardiens ? Mais ici l'endroit est froid et désert. Les Archives n'intéressent pas les voleurs. Pourtant, que d'informations dorment en ces murs ! La jeune femme accélère le pas. Elle n'est pas payée pour faire du tourisme. Cette intrusion n'a qu'un but. Faire son rapport du jour au duc de l'Abey, à vingt-trois heures tapantes. La demoiselle sort une nouvelle fois son miroir d'Isis. Le reflet métallique propose une réalité légèrement déformée, traversée de formes évanescentes aux contours bleutés. Prenant le soin d'examiner chacune d'elles, l'agent décide qu'elles ne lui sont pas hostiles. Aucune de ces ombres ne semble même se préoccuper de sa présence. Mais il faut être prudent avec les fantômes.

Certains sont âgés de plusieurs siècles et ont plus d'un tour dans leur sac. Pour un peu qu'ils s'aperçoivent que vous pouvez épier leurs faits et gestes, et les voilà qui vous suivent sans raison ! Juste dans l'espoir que vous vous occuperez un peu d'eux ! Les plus retors sont les affidés. Ceux qui travaillent pour l'ennemi. Ceux-là sont aguerris à toutes les techniques de filature, restent dans l'épaisseur des murs ou feignent de sucrer les fraises, pareils à ces vieillards en lambeaux de draps fripés qui se traînent au milieu d'un couloir perdu de l'hôtel de Soubise...

La jeune femme tord du nez et troque son miroir pour son rossignol. La porte qui l'intéresse est celle du relais du réseau pneumatique de la ville. Un relais discret, utilisé par le personnel de cette institution. La serrure se montre tout aussi docile que la première, laissant la demoiselle complètement maîtresse des lieux. Le bureau est exigü, mais le travail de terrain se passe de confort. La jeune femme tire sur la chaînette de sa montre et vérifie l'heure. Le pneu devrait arriver dans moins d'une minute, lui confiant le soin de l'intercepter. Et comme pour combler sa ponctualité, un bruit de caoutchouc émane des tuyaux en acier et un curseur vient frapper l'auget de réception. L'agent sourit, dévisse le couvercle pour désobturer la logette et en retire un message. De l'Abey. Il réaffirme les priorités de sa mission.

La première est de faire taire le maître chanteur.

La seconde est de récupérer l'ensemble des documents compromettant le Chrysanthème.

La troisième est d'identifier la taupe qui perturbe encore le bon fonctionnement de l'Ordre.

La jeune femme fouille dans les tiroirs du bureau, sort un paquet de feuilles blanches et entreprend de rédiger sa réponse.

Premier point : le maître chanteur.

Une équipe qui aurait travaillé un temps pour l'Ophiuchus opère bien en sous-main. Un duo qui n'a rien à voir avec Cornélius Herz, composé d'un cerveau et d'un porte-flingue. Ce dernier a un profil si peu sympathique qu'il deviendrait comme un problème pour son employeur et formateur, et serait désormais « hors de contrôle ». Leur trace reste difficile à suivre.

Second point, les documents compromettants.

D'après une ombre de notre connaissance, ils ont été dérobés à Cornélius Herz par le duo mentionné plus haut. j'espère mettre prochainement la main sur leur planque.

Troisième point, la taupe.

L'agent sourit. L'heure n'est pas encore aux accusations, mais elle a déjà depuis quelque temps une sérieuse idée quant à l'identité de cette taupe. Du moins, un faisceau d'indices des plus convaincants pointe une personne qui paiera bientôt le prix de ses imprudences... Elle écrit :

L'affaire comporte quelques surprises et nécessite une discrétion totale. Je préfère attendre d'avoir des résultats dignes de la confiance qui m'est faite avant de lever le voile.

La jeune femme relit sa prose, souligne un point ou deux et enferme le message dans le pneumatique. Elle adore utiliser ce nouveau matériel, ces relais Fortin-Hermann sont révolutionnaires ! Elle glisse le curseur dans l'auge d'expédition, referme le couvercle et ouvre une vanne. La pression émet un coup de bélier et emporte la missive à une vitesse de quatre cents mètres par minute à travers le réseau atmosphérique de la ville. L'agent regarde sa montre. Dans moins d'une demi-heure, le duc aura ces informations en main, et ce en toute discrétion.

Un détail qu'elle a oublié de préciser lui revient en mémoire.

Ce complice du maître chanteur, ce porte-flingue, il s'est mis en tête de nuire aux intérêts des bourgeois capitalistes. Il a viré anarchiste.

Et... il a pour spécialité de poser des bombes...

Mercredi 9 janvier, 8 h 12

Jean-Martin Charcot extrait de sa collection privée trois carnets à dos noir. Le cas Lacassagne lui offre un rebondissement inattendu. Une occasion rare d'étudier la psyché humaine. Des jumeaux, Eudes disparaît et c'est Chrysostome qui remonte à la surface. Enfin, qui reparaît dans sa cave, plus de trente ans après avoir été déclaré mort. Le professeur relit ses vieilles notes d'étudiant en médecine. Il a du mal à se reconnaître dans cette écriture juvénile et si pleine d'emphase. Une soif d'apprendre et de comprendre le monde transpire au travers de ces mots, un espoir sans faille dans l'avenir :

Je crois que l'avenir de l'humanité est dans le progrès de la raison par la science.

Je crois que la poursuite de la vérité par la science est l'idéal divin que l'homme doit se proposer.

Je crois que tout est illusion et vanité, en dehors du trésor des vérités lentement acquises et qui ne se perdront jamais plus. Je crois que la somme de ces vérités, augmentées toujours, finira par donner à l'homme un pouvoir incalculable, et la sérénité, sinon le bonheur...

Oui, je crois au triomphe final de la vie.

Charcot relève les yeux de son carnet et devient songeur. Il gratte le crâne soyeux de Sigurd, son fidèle molosse, et ne

peut s'empêcher de penser que ses idéaux d'antan semblent aujourd'hui ensevelis sous des montagnes de poussière. Une douleur sourde lui mord soudain la poitrine. Ce qui n'était encore voilà quelques minutes qu'une simple gêne irradie maintenant toute la partie gauche de son anatomie et lui coupe la respiration. Il frappe d'un poing la table, s'accroche à ses carnets et fait tomber son flacon d'encre sur le parquet. Puis, après un dernier assaut des plus violents, il sent la crise refluer, lentement. Il récupère peu à peu son souffle, recouvre la motricité de son bras gauche et parvient à se redresser... Se massant la main et la mâchoire, l'homme pose mentalement les bases d'un terrible constat. Cette douleur rétro-sternale, cette pression, cette sensation d'étau : Charcot n'est pas dupe. Lui qui est capable de diagnostiquer un malade en le voyant marcher, il ne va pas se mentir sur son propre état. *Angor pectoris*. Angine de poitrine. Bon sang, à quoi sert-il d'être un grand médecin si c'est pour se retrouver impuissant à se préserver d'une mort si banale ? Il s'entend déjà faire la liste des recommandations d'usage qu'il prodigue mécaniquement à ses patients... « *Pas d'efforts violents* », « *Limitez les émotions fortes* », « *Mangez léger et n'abusez pas des sirupeux et autres alcools* »... « *Prenez quelques semaines de repos aux thermes de Plombières-les-Bains* ».

L'homme se cale contre l'assise de son fauteuil, le front en sueur et l'œil traînant sur les rayonnages de sa bibliothèque personnelle. Toute cette science amassée ici... impuissante à lui déboucher les artères ! « *La somme de ces vérités finira par donner à l'homme le bonheur...* »

Mais aura-t-il seulement contribué à cette somme, lui, Charcot ?



Au 217 du boulevard Saint-Germain, hôtel de Varengeville, domicile du professeur Charcot, se trouve une grande cave. Le propriétaire des lieux n'ayant point pour habitude d'y entreposer quoi que ce soit, l'endroit reste tout à fait désert. Tout au mieux, il remplit son rôle de vide sanitaire et de nid à poussière. La vermine y mène une vie tranquille, entre deux courants d'air. Récemment, cependant, un aménagement plutôt insolite y a été apporté. Une grande cage à fauve montée à la hâte au centre de la pièce. Et en place de fauve, un homme enragé. L'individu refuse toute nourriture ou boisson. Il attend que de hautes instances décident de son sort. Jugent son acte. Dans le meilleur des cas, si le corps de son frère est retrouvé et l'annulaire prélevé, il servira de porteur ténébral. De thanatophore. Car une métempsychose serait alors possible. Surtout avec une compatibilité aussi parfaite.

L'homme se tord de douleur. D'une douleur morale. De celle qui retourne les tripes et fait que plus rien au monde ne peut avoir d'importance. Après un tel acte, nul ne peut connaître de rédemption. L'image de ce père déchiré par la perte de son fils, la main tendue vers ce qui un instant plus tôt était encore le fruit de ses entrailles... Dernière trace en ce monde d'un amour perdu, d'un visage qui incarnait les traits d'une femme autrefois tant aimée. Et l'odeur du vitriol. Comment peut-il avoir tant de haine en lui, Chrysostome, pour en venir à défigurer l'homme qu'il met à mort? « *Que faisait Eudes à mon bord?*

– *Je ne sais pas, monsieur.*

– *Tu ne m'appelleras donc jamais "père"?*

– *Non, monsieur. Maintenant encore moins qu'avant.»*

Le prisonnier ressasse cette conversation, les mains encore tremblantes, sous le coup de ce fratricide. « *Toi?! mon fils?! en venir à vouloir la mort de ton frère? Mais pourquoi?!!! – ...*
– *Réponds! – Il était mieux aimé que moi. Et il l'ignorait. – Quelle*

folie... – Vous avez fait de lui votre héritier, vous lui avez voué mon âme, faisant de moi encore et toujours son inférieur. Et il l'ignorait. – Quel gâchis... – Juste parce que mon visage ne peut être vu. – Non, Chrysostome. Ton visage n'a rien à voir dans mes choix. C'est de ton cœur qu'il s'agit. Un cœur dur, propre à se complaire dans la terreur. Un cœur qui n'est pas fait pour gouverner les hommes, mais pour les contraindre. »

Chrysostome laisse ses doigts labourer les sillons de son visage mutilé. Il connaît chacun d'entre eux pour les avoir longtemps pleurés, abominés, acceptés. Mais aujourd'hui ses yeux sont secs. Ce père aurait-il raison ? N'aurait-il engendré qu'un cœur de pierre ? Pourtant, au fond de lui, l'homme sent que pour la première fois il est ébranlé. Cette chape de haine qui emprisonne le peu d'humanité qui est en lui se fend et se fissure... Et c'est à cet instant qu'il ressent une présence. Il redresse la tête et le voit pour la seconde fois. Le moineau. Le moineau de son frère. Il entre par un soupirail, volette en piaillant autour des barreaux, bientôt suivi d'un bruit plus important. La fenêtre s'ouvre brusquement, sous l'impulsion d'un coup de pied, et un pante s'introduit maladroitement dans la cave. Il tâtonne, avance d'une démarche hésitante dans la pénombre ambiante, et s'alarme soudain :

– Monsieur Lacassagne ! C'est bien vous ?

Chrysostome recule et se cale dans le fond de sa geôle. Que lui veut ce morveux, cette pousse de sergot ? Le jeune homme se précipite au pied de la cage et s'écrie :

– Mais que vous est-il arrivé ? Et cette odeur !

« Cette face que tu vois est celle que le diable aurait rêvé d'avoir, le même, pense l'homme en agrippant les barreaux de fer. Et cette odeur est celle d'une haine consumée. Le soufre de l'enfer. Un fond d'entrailles viciées. » Et pourtant, étonné d'entendre le son de sa propre voix, Chrysostome répond :

– Vous... vous ne devriez pas être là... mon garçon. Vraiment pas. Partez! Sur-le-champ! Et ne revenez pas...

L'homme ignore tout des plans de Varasd, mais ils ne peuvent pas être favorables à cette bleusaille... Mais le morveux n'écoute rien. Il plonge sa main dans la poche intérieure d'un manteau de dandy bourgeois et en ressort une épreuve photographique.

– Je crois que cette photo est importante pour vous, monsieur.

Puis le jeune homme recule et grimpe au soupirail.

– Je reviens avec des renforts!

– Noooooon... râle le prisonnier... laissez-moi dans le noir... laissez-moi... mourir.

Chrysostome s'affaisse, les deux mains posées de part et d'autre du cliché jauni. Alors, de ces boyaux qu'il pensait pourris monte une lame de fond ravageuse. Une envie terrible de détruire cette cage de fer et d'abattre jusqu'à la dernière montagne pour racheter son geste, prouver que ce petit garçon endimanché qu'il voit, là, sur cette photographie, a un vrai cœur...

– Avec qui parliez-vous?

L'homme sursaute. Il n'avait pas entendu arriver cette femme qui descend lentement les marches et le rejoint dans la cave.

– Alors? répète le docteur avec cette pointe d'accent propre à plonger tout homme dans la confusion.

– C'était personne, crache le prisonnier.

– Ne vous moquez pas de moi! Ou je vous ferai vite regretter de croire que vous n'avez plus rien à perdre pour ressembler à votre frère! gifle le docteur Varasd en prenant soin de traîner sur les r.

La jeune femme se penche et ramasse le cliché qui gît sur le sol.

– Reposez ça, dit l'homme d'un ton glacial.

– Ou bien?

- Ou bien je ressortirai des Enfers pour venir vous l’arracher.
- L’air moisi de cette cave ne vous réussit pas, mon ami.

Mais si vous tenez à ce bout de papier...

La belle Slave jette la photo par terre, à un mètre de la cage, et s’impatiente.

- J’attends. Avec qui parliez-vous ?

– C’était ce jeune policier. Il m’a pris pour son Lacassagne. Votre suggestion mentale ne marche pas, danseuse, assène l’homme en relevant la tête.

– Je l’ai programmé pour qu’il rende visite à Charcot chaque nuit que Dieu fait, alors en quoi aurais-je échoué ?

– Ne devait-il pas tuer votre Khan à la première occasion ? Il me voit, face à lui, me prend pour lui et ne pense qu’à aller chercher de l’aide ?!

– De l’aide ? Ce petit fouille-merde va me rameuter toute la préfecture ! Et que fait cet oiseau ici ?!!! s’emporte soudain le docteur Varasd en fouettant dangereusement l’air sous les ailes du moineau.

– Des clous, votre hypnose, termine Chrysostome en s’affaissant.

- Des clous ?

Le docteur Varasd fulmine, se retenant de cracher à la face de cet homme qui ferait bien de réfléchir à ce crime qu’il vient de commettre avant de porter des conclusions aussi hâtives. Mais elle reste silencieuse et se contente de s’envoler dans les marches. La jeune femme traverse le vestibule et demande à se voir introduire dans la demeure des Charcot. Le grand professeur est assis devant une tasse de café et le journal du jour. Sa mine est grave et livide, ses traits tirés.

– Ma cave ne vous suffit pas, pour que vous envahissiez aussi ma cuisine ? se fâche le patron en agitant son breuvage.

– Vous avez une sale tête, professeur. Vous devriez vous reposer, répond la belle Slave en faisant glisser un doigt sur la table.

– Me reposer? Avec les visites de votre chiot? bougonne maintenant le docteur Charcot.

– Vous recevez les visites d’un chiot? feint de s’étonner la jeune femme.

– L’autre nuit, Valentin, mon maître d’hôtel, est venu me trouver pour mentionner la présence d’un visiteur nocturne un peu déboussolé qui errait dans les couloirs. Sans la générosité de ma femme, j’aurais alerté la police! Il a été mis dehors sans ménagement. Mais cette nuit non seulement l’importun est revenu, mais il a traîné ses pieds sales jusque dans ma chambre! En somnambule! Et cette tête de poupon heureux n’est autre que votre Bertillon!

– Professeur, attaque Varasd, je vous en dirai plus dès que possible, mais en attendant il va me falloir votre appui complet.

– Et en quel honneur, docteur? interroge le grand homme en reposant sèchement sa tasse.

– En l’honneur de la science, monsieur, tempère la belle Slave. Il n’a jamais été question d’autre chose que de science.

– Que voulez-vous encore? demande Charcot sans détour.

– Vous voir jouer une petite comédie.

«Jouer la colère et la surprise d’un homme trompé...



Mileva Varasd donne ses ordres en claquant des doigts, comme pour accompagner autant de nouvelles suggestions mentales. La cage est démontée en un temps record, et Chrysostome poussé sans ménagement. Il tombe à genoux, gêné dans ses mouvements par de lourdes entraves de fer, et en profite pour récupérer une photographie jaunie.

– Messieurs, s’agace la jeune femme, le temps presse! La police sera là d’une minute à l’autre! Aux camions!

Les hommes du Chrys bousculent le prisonnier dans les escaliers, quand un cri s'élève :

– Rendez-moi ça !

– Que se passe-t-il encore ? s'énerve Varasd.

– Ceci est tombé de la poche du captif, docteur, déclare un des cerbères.

– Qu'est-ce ? demande la jeune femme en approchant l'objet d'un bec de gaz.

La lumière révèle les reflets patinés d'un appeau de bronze. De fines lignes reprennent des motifs khmers d'un pur art primitif.

– Rendez-moi ça ! s'écrie le prisonnier en tirant sur ses chaînes comme une bête sauvage.

– Dites, l'ange déchu, il serait temps de revoir vos exigences à la baisse ! Vous n'êtes plus au ciel, dans les chaussons du saint-père, mais dans les tréfonds de la terre, où vous allez rejoindre les gens de votre espèce... siffle Varasd en reculant pour se garder d'un nouveau coup de sang du prisonnier. Alors, cet objet, d'où vient-il ? s'enquiert la belle Slave en fixant le balafre dans les yeux.

– C'est tout ce qui me reste de mon frère. Il me l'a mis dans la main avant de sombrer dans l'abîme, dit l'homme en baissant la voix.

– Voilà que vous devenez sentimental... Touchant. Vraiment.

Le docteur Varasd fait tourner l'objet et lève soudain un index, pour saluer l'idée qui germe doucement.

– Que tout le monde sorte ! Et hâtez-vous !

Les manœuvriers et autres nervis vident les lieux. Ne reste bientôt plus dans la cave, en compagnie du docteur, que Valentin, le domestique du professeur, le professeur en personne qui descend là en peignoir...

... et un invité surprise...

– Cet animal est à vous, professeur ? demande le docteur avec un grand sourire.

Un chat, entré par un des soupiraux, avance en ronronnant.

– Non. C'est La Peste, le chat du voisin, répond Charcot. Il héberge toutes les puces du quartier, mais ma fille l'adore...

– Eh bien, la Peste est un génie, professeur.

– Pardon ?

Le docteur Varasd se penche et retire de la gueule de l'animal un oiseau fraîchement cueilli.

– J'ignore si c'est le bon, mais ce moineau fera l'affaire !

Jeudi 10 janvier, 10 h 12

Les commérages vont bon train dans les couloirs de la Salpêtrière. Le petit personnel ne sait plus où donner de la tête à propos du docteur Varasd. Non contente d'avoir retrouvé – chez le professeur – un de ses anciens patients, elle projette maintenant de se marier avec lui. Mais même si Bertillon est mignon, personne ne comprend véritablement pourquoi ce brillant médecin vient à s'enticher d'un des pensionnaires de l'institut...

La jeune femme s'amuse énormément de cette situation. Pour une fois qu'il est possible d'allier plaisir et travail, il n'y a aucune raison de s'en priver. Elle gagne, comme de coutume, le bureau du professeur Charcot, et attend sur le pas de la porte.

– Que voulez-vous que j'y fasse, Bot Bot ? dit le vieil homme d'un air désabusé. Je suis las de me mettre en colère pour ce genre de bêtises.

« Bot Bot ». Le grand patron est le seul à pouvoir se permettre d'appeler ainsi Mlle Bottard.

– Docteur Varasd, poursuit le professeur, si vous avez encore quelque chose à me demander, vous tombez mal !

Charcot jette une affiche sur son bureau. Elle vante les

talents d'un illusionniste du nom de Bolero qui produit des « *spectacles d'hypnotisme d'après des expériences du grand Charcot de la Salpêtrière* ». Un papier vulgaire accompagne la réclame, avec un mot écrit en lettres rouges : « *Enfin le châtiment.* »

– Encore un étudiant éconduit ? commente le docteur Varasd avec un brin de malice dans la voix.

– Je reconnais là les méthodes d'un élève de Charles Bouchard... Il me harcèle depuis des semaines et des mois, précise Charcot.

– J'aurais les moyens de faire cesser ce genre de pratique, souligne la jeune femme. Définitivement.

À la manière dont le médecin sépare chaque syllabe de ce dernier mot, Charcot relève les yeux.

– Encore avec vos propositions ? siffle le professeur.

– Vous devez me donner une réponse. Mes supérieurs n'attendront pas. Nos rangs comptent parmi les plus illustres savants de notre temps. Et il ne tient qu'à vous de nous rejoindre.

– On voit bien que vous n'avez rien à perdre, mademoiselle. Moi, je risque ma réputation. Une place dans la postérité.

– Vous parlez comme si vous étiez déjà mort, professeur. N'êtes-vous pas encore un peu jeune pour ça ? relève le docteur Varasd.

Charcot ne répond pas. Il a en tête cette alerte de la veille. La Mort ne lui accordera qu'un an ou deux à vivre. Trois, si elle est magnanime.

– Dans votre état, monsieur Charcot, ne serait-il pas généreux de votre part d'offrir vos talents à une œuvre qui vous dépasse ? De laisser une trace indélébile dans l'histoire ?

Le professeur sursaute. Que sait le docteur Varasd de son état ? Il n'a encore parlé à personne de son malaise. Et il était seul, dans son bureau. Pas le moindre témoin pour rapporter les faits. Il choisit de feindre l'incompréhension :

– Mon état ?

La jeune femme fait discrètement émerger un index de ses bras croisés et se tapote la poitrine, pointant la zone du cœur. Charcot blanchit. Il ignore que l'ombre de Mlle Varasd aime à errer entre les murs de l'hôtel de Varengewille à ses heures perdues. Surtout quand les enjeux sont d'importance.

– Vous savez, professeur, poursuit le docteur, j'ai mené une petite expérience sur le sujet Bertillon. Je l'ai conduit à vous rendre visite, chaque nuit, contre sa volonté.

– Nous y voilà, grogne le patron. Mademoiselle Bottard, veuillez nous laisser, je vous prie.

La surveillante en chef, jusqu'ici au garde-à-vous dans un recoin du bureau, incline la tête d'un air entendu et quitte la pièce.

– Vous revenez à l'assaut avec vos histoires de suggestion mentale?! s'empourpre le professeur.

– Gardez votre calme, monsieur. Pensez à votre cœur! Il serait temps pour vous de ne pas abandonner à Bernheim le soin de travailler seul dans cette direction, charge le docteur Varasd.

– Mais je resterai sur mes positions! La suggestion mentale, par l'hypnose, est une baliverne! Nul ne peut influencer sur la volonté d'un homme! L'hypnose n'est qu'un moyen de mettre en lumière les névroses, de révéler l'hystérie dormante d'un patient, rien de plus! Nous ne sommes pas chez les sorciers de l'an mille, ici, mademoiselle! Nous sommes dans un institut respectable et respecté, car moi, Charcot, ai su jusqu'à ce jour m'imposer en garde-fou contre ces idées qui frôlent le ridicule et la caricature!

Le professeur retombe dans son fauteuil, exsangue, les traits creusés par ce soudain accès de colère. Le docteur Varasd préfère laisser le temps à l'homme de se calmer, et se prend à observer la collection de cerveaux humains conservés ici dans des bocaux. Elle note la danse de ces circonvolutions si chères aux neurologues de ce beau pays... Un génie s'éteint?

dix savants se battent pour étudier ses circonvolutions ! Larges et profondes, courtes et ramassées, denses et dodues : l'art, l'intelligence, la démente ! Tout ne serait que circonvolutions !

– Me rebattre des arguments de l'école de Nancy ! crache encore Charcot, qui ne décolère pas. Jusque dans mon propre bureau !

– Pourtant... chatouille le docteur Varasd.

– Pourtant ? défie le professeur.

– Pourtant il est à noter qu'en plus de vous rendre des visites nocturnes sans en avoir le moindre souvenir...

– Simple crise de somnambulisme !

– ... de ne plus avoir en mémoire l'amour de sa vie...

– Conséquence de son hystérie masculine ! Ce patient a à l'évidence sa place dans notre institution ! poursuit Charcot sans se laisser impressionner par la démonstration du médecin.

– ... il accepte par-dessus le marché de se marier avec moi.

Cette fois, c'est un silence étranglé qui accompagne cet argument hors propos. Le professeur se retient de dire que tout Paris accepterait de se marier avec une femme si pleine de charmes que le docteur Varasd, mais il se ferait là l'écho de ces ragots qui circulent dans tout l'institut, et qu'il exècre tant.

– Sur ce dernier point, se contient l'homme, ne comptez pas sur moi pour autoriser ce genre d'ineptie dans mon service ! Non, mademoiselle, il faudra bien plus que ces arguments lamentables pour que je change d'avis !

La belle Slave sourit. Visiblement, elle a entraîné le professeur là où elle le voulait... Elle reprend :

– Si...

– Auriez-vous autre chose en réserve, ma chère ?

– Si je parviens à vous suggérer de commettre un acte par vous impensable, accepteriez-vous de revoir votre jugement et de prêter votre concours à notre entreprise ? interroge la belle Slave en posant un doigt ingénu sur le bout de ses lèvres.

– Vous plaisantez, j’espère? se crispe Charcot en grinçant des dents.

– En cas d’échec, poursuit la jeune femme, j’abandonne mes demandes, mon poste et mon service. Et je brigue une place à Sainte-Anne!

– M’utiliser comme sujet d’expérience? gronde encore le professeur.

– Avec tout le département de neurologie pour témoin. Une action absurde et sans conséquence fâcheuse, qui marquera sans contestation possible la réalité de la suggestion mentale et des préceptes de Nancy.

– Vous ne ridiculisez que vous, mademoiselle, prévient Charcot d’un air de défi.

– Je vous prédis au contraire qu’à la fin de cette petite démonstration vous poserez votre griffe sur un document que je tiens en ma possession, faisant de vous un membre actif et officiel du Chrysanthème Noir...

Le professeur ne répond pas, mais sa mine sombre montre qu’à l’évidence ce n’est pas l’issue qu’il espère de cette confrontation d’idées.



Tout l’hôpital se tient serré dans la salle des conférences, les yeux rivés sur le podium où d’ordinaire, durant les fameuses séances du mardi, c’est le grand professeur qui mène la revue à grand renfort d’effets dramatiques. Ici dansent des convulsées et se raidissent des hypnoïdes, répondant aux pressions exercées sur des zones hystérogènes prédéfinies par des cris, des bonds ou des catalepsies soudaines. Certaines patientes, à l’image de la jeune Augustine, aiment ainsi à se produire depuis des années, trouvant dans ces représentations une scène et un auditoire souvent mieux garni que les théâtres de la ville.

Le docteur Varasd lève son alinette et annonce d'une voix autoritaire :

– À trois, vous vous réveillerez. Vous aurez tout oublié de ces quatre dernières heures, à la différence de l'assemblée ici réunie.

« Un.

« Deux.

« Trois.

La belle Slave claque des doigts et le professeur Charcot sursaute. Il tourne la tête, impatient, et manifeste sa mauvaise humeur.

– Docteur Varasd, si votre expérience consiste à me faire dormir, elle est en passe de réussir !

– Professeur, commence la jeune femme, vous ne verrez pas d'inconvénient à vous rendre seul dans la pièce voisine ?

Le docteur désigne la porte de la salle d'attente qui sert parfois aussi de vestiaire durant les séances du mardi. Charcot se lève, essuyant ses mains humides contre sa blouse, et gagne le local attenant. Un hurlement s'élève bientôt, provoquant un mouvement de recul dans l'assemblée.

– Qui a osé faire ça ?!! explose le patron avant de reparaître avec une guenon enveloppée dans une couverture, nue de tout poil. Cette plaisanterie sera punie de la plus ferme des manières ! S'en prendre à un animal sans défense ! C'est une honte ! Un scandale !

Le docteur Varasd ne bouge pas un cil. Elle savait, comme chacun dans cette salle, combien Charcot était attaché à sa petite Zibidie, et surtout à quel point il était un fervent militant des causes animales. Au point de désapprouver, en son temps, les travaux du grand Claude Bernard, qui perçait en tous sens ses chiens de tuyaux, et de soutenir publiquement les premières lois contre ce genre d'expérimentations.

Devant le silence et la gêne de l'assemblée, le professeur s'emporte :

– Quelqu'un aura-t-il la décence de me répondre ? martèle l'homme au point d'effrayer son singe.

– Professeur, commence Varasd, pouvez-vous nous indiquer l'heure ?

Charcot consulte sa montre et blanchit, en proie à une forte contrariété.

– Il est précisément seize heures passées de deux minutes, commente le docteur Varasd, et je vais demander à M. Gilles de La Tourette de bien vouloir consigner les conclusions de cette expérience sur la suggestion mentale. Vous noterez également que personne n'a souffert au cours de cette démonstration, même si...

La jeune femme s'interrompt sous l'intensité du regard de plomb de Jean-Martin Charcot.

– Ne me dites pas que vous avez osé ! tonne le grand homme en faisant blanchir une fois de plus ses couperoses naissantes...

– Nous avons documenté la séance, poursuit le docteur Varasd, par la prise de relevés photographiques, selon un procédé à développement rapide. Les clichés devraient être disponibles sous peu.

– Mileva ! Vous ne m'avez pas fait faire ça ? s'étrangle encore Charcot.

– Vous avez insisté pour avoir une preuve tangible de la réalité des effets de la suggestion mentale, objecte la jeune Slave. Vous n'avez eu de cesse que d'affirmer qu'un individu ne pouvait être contraint d'exécuter sous hypnose un acte qu'il réprouverait dans un état d'éveil et de pleine conscience.

– Je viens même de démontrer devant une cour d'assises qu'une femme accusée de meurtre ne pouvait avoir tué son mari sous l'effet de la suggestion mentale ! Mademoiselle ! il ne s'agit pas d'un jeu ! s'emporte encore Charcot.

– Et c'est tout l'intérêt de la présente expérience, professeur. Il est temps qu'un homme tel que vous s'aventure au-

delà de frontières qu'il s'est lui-même évertué à borner. Ah, voici les photographies !

Un interne des plus fidèles au grand patron entre dans la salle et porte en tremblant une série de clichés fraîchement développés. Charcot blanchit un peu plus à chacun d'eux et s'écrie :

– Détruisez tout ça !

– Vous n'y pensez pas, mon cher, objecte le docteur Varasd. Outre le fait de montrer vos talents de barbier, vous venez présentement de faire un des plus grands pas de votre carrière. Mesdames, messieurs, je vous remercie d'avoir assisté à cette séance peu ordinaire, et suggère, sans jeu de mots, de clore ici cette réunion. Je suis heureuse d'avoir pu établir devant vous la domination des préceptes de l'école de Nancy en matière d'hypnose.

Charcot profite du brouhaha général et de la confusion semée par l'évacuation de la salle pour s'approcher du docteur Varasd.

– Vous regretterez ce geste, mademoiselle.

– Mais calmez-vous, mon ami. Il serait dommage de vous perdre prématurément...

La jeune femme tapote d'un doigt la poitrine du professeur et le laisse, seul, avec sa pauvre guenon dans les bras.

– Oh ! fait la belle Slave en se retournant. Je suppose que plus rien ne s'oppose à mon mariage ?

Vendredi 11 janvier, 14 h 22

Marie-François Goron, chef de la Sûreté de Paris, descend de voiture au numéro 16 de l'avenue Mac-Mahon. L'enquête sur l'explosion du camion à gazogène se poursuit, mais le cœur n'y est plus. L'homme est encore sous le choc

d'avoir perdu et son meilleur élément et l'un des plus grands espoirs de la police française. Il est toujours difficile de porter quelqu'un pour le voir s'effondrer sans pouvoir lui offrir la moindre assistance. Ce n'est pas faute et d'avoir essayé et d'avoir été à l'écoute. Quel gâchis.

– Ça ira, monsieur René? demande Goron au chauffeur de la préfecture, en sautant dans la neige.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, patron. Je trouverai bien à sympathiser avec le palefrenier de la maison! Ou même, qui sait, avec la cuisinière! On ne me refusera pas un petit noir bien chaud!

Le policier passe la grille d'entrée et avance devant la haute façade bourgeoise qui s'épanouit là. Il devine une cour gravillonnée, sous la neige, et des alignements de pots en fonte pour guider le visiteur. Plus loin, un escalier monumental à double volée s'élève en fer à cheval, jusqu'au perron de l'hôtel particulier. Indéniablement, il se dégage des lieux une élégance certaine.

Goron suit un chemin déblayé, monte des marches parfaitement époussetées de leur neige et tire sur le cordon d'une cloche. Le majordome ne le fait pas attendre une minute avant d'ouvrir la porte.

– Qui dois-je annoncer, monsieur? demande le domestique en s'inclinant doucement.

– M. Goron, chef de la Sûreté de Paris, répond l'homme en retirant son chapeau melon.

– Si monsieur veut bien se donner la peine d'entrer, je vais prévenir Monsieur que son rendez-vous est là. Je vous invite à patienter dans la bibliothèque.

Le policier hésite à marcher sur les dalles de marbre, honte de voir les affreuses traces laissées par ses souliers mouillés. Il observe les lieux avec une attention gourmande, tout amateur d'architecture qu'il est. L'immeuble est récent. Moins d'un quart de siècle. Le vestibule est digne d'un châ-

teau de conte de fées, renvoyant un plafond à la française à plus de six mètres de haut. Des portes vitrées s'ouvrent sur une série de salons en enfilade de part et d'autre de cette artère centrale. Entre les huis se répondent des portraits de famille, présentant à leur avantage les aïeux du maître des lieux. Avantages qui ne réduisent pas pour autant la longueur de certains nez, ou l'épaisseur de certaines mâchoires...

Des fenêtres de second jour donnent également sur les pièces voisines. Goron peut entendre des bruits de voix qui s'échappent de l'une d'elles. Un geste attire son regard et, mû par son instinct policier, l'homme ne peut s'empêcher de détailler plus attentivement la scène qui s'offre à lui. Un géant blond, d'au moins deux mètres cinquante, porte sur un de ses bras un couple de sœurs siamoises. Des deux sœurs, l'une paraît plus vive que l'autre. La première s'agite, énermée, pendant que l'autre, placide, se contente de suivre le mouvement. Le géant, devant le doigt tendu de la plus vive, se tourne soudain vers le chef de la Sûreté et traverse la pièce en deux pas lents et mesurés. Il saisit la poignée de la porte vitrée dans son énorme pogne, et ouvre le panneau comme s'il s'agissait d'un accessoire de maison de poupée.

– Ah! tu vois que nous avons de la visite! s'écrie la première des sœurs.

– Mais je ne le nie pas, harpie! houspille la seconde. Je dis juste que ce monsieur ne vient pas pour nous!

– À t'écouter, nous resterions toute la journée assise dans un canapé à lire des satanés bouquins! proteste la première.

– Est-ce ma faute, moi, si je n'aime pas la compagnie des hommes? repart la seconde.

– Tu n'oserais pas encore te plaindre de mon Brustad, mégère?!!

– Il pose ses sales pattes vicieuses sur moi!

– Ne parle pas de mon mari comme ça!

La plus vive frappe la main de l'autre, qui ne manque pas de donner aussitôt la réplique. Pour un peu, Goron pourrait croire que cette curieuse créature en vient à se rouer elle-même de coups.

– Veuillez pardonner aux sœurs Abasie leurs chamailleries, monsieur. Elles peuvent parfois se montrer turbulentes, malgré leur âge, déclare calmement le géant.

– Que trouve-t-il à redire à notre âge ? se plaint la première sœur.

– Mais mon Brustad n'a pas voulu dire que nous étions vieilles, ma chère ! rétorque la seconde.

Goron frissonne soudain en s'apercevant qu'en réalité c'est toujours la même qui parle, l'autre ne bougeant que par la force des choses. Il frissonne même d'autant plus qu'il en comprend maintenant la raison : il n'est plus qu'une des deux sœurs Abasie pour être encore en vie, toujours liée à sa siamoise momifiée par le torse, comme n'ayant pas accepté de voir la mort les séparer...

– Je constate que vous avez fait connaissance, déclare un homme habillé avec goût. Karl de l'Abey, propriétaire de ces murs. Que puis-je pour vous, monsieur... ?

– M. Goron. Enchanté, monsieur de l'Abey.

L'homme ouvre le chemin au chef de la Sûreté qui répond à son invitation, passant devant le géant Brustad et les sœurs siamoises. Enfin, ce qu'il en reste. Malgré la présence du duc, elles ne cessent pas leurs disputes, se pinçant et se repinchant deux fois au même endroit, une fois avec la voix de l'une pour rudoyer l'autre, l'autre fois pour réprimander la première... Le géant débonnaire, lui, ne semble pas importuné par ses remuantes commensales. Il porte l'une et l'autre d'égale manière, un sourire béat vissé aux lèvres.

– Pardonnez aux sœurs Abasie la vivacité de leur tempérament, s'excuse aimablement le maître des lieux.

La première des siamoises ne peut s'empêcher de dévisa-

ger Goron. Le policier voit alors passer dans les yeux de cette femme contre nature les deux personnalités survoltées qui occupent visiblement tour à tour le même corps chétif. L'homme prend sur lui de ne pas paraître décontenancé et emboîte avec plaisir le pas de son hôte.

– La nature offre à certains des dons particuliers, explique le duc en réponse à une question que le policier n'ose pas poser. Et à d'autres des handicaps. Les étudier tous nous permettra peut-être un jour de tirer le meilleur parti de chaque situation, voire d'en dicter les règles selon nos bons désirs. Ainsi, s'enquiert aimablement l'homme en invitant Goron à entrer dans un cabinet confortable, vous êtes mandaté par la préfecture ?

– Je suis le chef de la Sûreté, en effet, monsieur.

– J'ai toujours à cœur d'aider les autorités. Que puis-je vous offrir ? demande le duc en présentant une collection d'alcools.

– Rien, je vous remercie, répond Goron en regrettant presque, tant il est certain de ne pas avoir souvent l'occasion de goûter à des nectars aussi fins que ceux exposés dans ce bar.

– Asseyez-vous, je vous prie.

Le policier fait grincer le cuir d'un vieux fauteuil club britannique. Il note la présence dans les vitrines du cabinet d'une impressionnante collection d'instruments scientifiques, où des cartels présentent l'un et l'autre de ces trésors. Des étalons à grains finement ouvragés, datant de 1670. Un astrolabe de 1569, fabriqué par un certain Rennerus Arsenius. Un prototype de tube à rayons X, modèle OML, sans date. Un gyroscope ayant appartenu à Léon Foucault en personne. Et un mètre étalon en alliage platine et iridium. Mais un objet fait réagir plus particulièrement Marie-François Goron. Un cartel indique : « *Biface de Menchecourt-lès-Abbeville, Boucher de Perthes, 1844.* »

– C'est une véritable pierre antédiluvienne ?

Cette pierre taillée porte à elle seule le symbole d'une petite révolution, celle de l'acceptation par les savants d'aujourd'hui que l'homme est né bien avant ce qu'en dit la Bible, et que l'humanité ne commence pas en 4004 avant Jésus-Christ. N'en déplaise à certains.

– Quel est l'objet de votre visite, monsieur? demande soudain le duc, le regard planté droit dans les yeux du policier.

Toute l'affabilité première du personnage fait place désormais à une dureté indescriptible. Goron remarque que, de tous les doigts de Karl de l'Abey, l'un ne paraît pas de chair. Un annulaire cerclé de bronze et de laiton, raide et bruni, glisse sur le cuir d'un épais sous-main.

– Une affaire vous concernant, monsieur le duc, entame le chef de la Sûreté.

Le maître des lieux se met à frapper de son ongle la tête de son accoudoir.

– Mon temps est précieux, monsieur.

Goron a l'impression subite de se retrouver à l'âge de huit ans, dans le bureau du proviseur, après une mauvaise plaisanterie entre camarades. Il parvient toutefois à conserver bonne figure et répond :

– Nos services travaillent sur l'explosion d'un véhicule non autorisé à circuler sur la voie publique. Un fait survenu dans la nuit du 4 au 5 janvier.

– Et en quoi cette histoire me concernerait-elle? s'impatiente le duc.

– Après enquête, il apparaît, monsieur, que vous avez financé l'élaboration de cet engin. « *Un camion autotracté, prototype de l'inventeur Édouard Delamare-Deboutteville.* » Il apparaît également qu'il contenait au moins des documents vous appartenant. Le camion, quant à lui, par suite de l'explosion, a causé la mort des deux chauffeurs et la destruction de mobilier public.

– Que voulez-vous entendre? Les prototypes de M. Debout-

teville ont un peu trop l'habitude d'exploser. Raison pour laquelle je préfère désormais travailler avec MM. Panhard et Levassor. En avez-vous terminé, monsieur le policier ? demande de l'Abey en se relevant.

– Pour être précis, monsieur le duc, poursuit Goron, il ne s'agit pas d'une explosion ordinaire, mais d'une de celles provoquées par un agent extérieur. De la dynamite.

– Si mes intérêts ont été d'une quelconque manière visés par ces exactions, je vous saurai gré de bien vouloir en informer mes avocats, répond Karl de l'Abey sans desserrer les mâchoires.

– Une autre affaire, monsieur le duc, implique l'usage de la dynamite, insiste Goron. Le dimanche 6 janvier, vers 13 h 35, une bombe artisanale de faible puissance a explosé non loin des grilles de votre hôtel particulier. Mes agents ont eu les plus grandes peines du monde à recueillir des fragments relatifs à cet attentat, comme si la place avait été nettoyée de ses indices...

– Je vois. Mon personnel de sécurité avait repéré depuis plusieurs jours les allées et venues d'un individu suspect. Le maladroit pensait distraire mes gardes par des déguisements ridicules ! C'est lui qui a posé cette bombe qui vous préoccupe. Il a décampé peu après avoir allumé ses explosifs. Mes hommes l'ont poursuivi à travers tout Paris avant de le perdre. Il était équipé de semelles à clous, ce détail pourrait vous aider dans votre enquête. Mais je n'ai pas le souvenir, monsieur, d'avoir porté une quelconque plainte pour ce fait, avance encore le duc en haussant un sourcil accusateur.

– Le maladroit en question, répond le policier, avec ses semelières et ses déguisements, est un de mes agents. Il n'est aucunement le poseur de bombes, mais la cible d'un attentat, heureusement manqué.

– Monsieur, j'ignorais que cet homme était de la préfecture, précise le duc. D'après mes sources, il avait tout d'un

espion mandaté pour me dérober des documents sensibles. Donc, en effet, j'ai donné des ordres le concernant. Mais croyez-moi, aucun d'eux ne parlait d'employer de la dynamite. Maintenant, si vous n'avez plus de questions, j'ai des affaires urgentes à traiter.

Cette fois, le duc ne laisse pas d'autre choix à Goron que de mettre fin à l'interrogatoire. Il fait tinter une clochette. La porte s'ouvre en réponse, et le chef de la Sûreté se retrouve encadré par deux gorilles en uniforme noir et col rouge sang-de-bœuf. Peu avant d'atteindre la sortie, il entend le maître des lieux, de nouveau affable, donner des consignes :

– Brustad, veuillez conduire Millie et Minnie auprès de Mme Le Mintier, l'opération est à 20 h 30. Ces demoiselles doivent se préparer.

– Bien, monsieur le duc, répond le géant norvégien.

Le chef de la Sûreté n'ose pas se retourner, de peur de voir une fois de plus la face troublée de la sœur siamoise, et celle, plus inquiétante encore, de sa copie de cire humaine...

Vendredi 11 janvier, 23 h 42

Une berline noire s'engage dans la cour de la clinique Dupuytren, rue Monsieur-le-Prince. Le bâtiment, caché derrière ses hautes grilles, ressemble à un petit musée de province. L'endroit est faiblement éclairé par le halo chétif de quelques becs de gaz. Le bruit d'une génératrice à vapeur s'élève depuis un appentis coincé entre deux façades. De grandes cheminées dardent le ciel, relâchant dans les airs des panaches de fumée blanche.

Un homme descend de la berline. Il resserre le col d'un épais manteau de fourrure et monte une à une les marches du perron. La sonnette retentit dans le ventre de pierre de

la clinique, ne trouvant pour écho que le silence de cette nuit d'hiver. La porte s'ouvre. Sans pour autant dévoiler le moindre domestique.

– Veuillez me suivre, monsieur, dit une voix par l'entremise d'une membrane de haut-parleur.

L'homme, que l'âge fait se courber sur une canne d'acajou, desserre son écharpe et libère un cou maigre et fripé. Il avance à travers le couloir obscur de la clinique et se laisse introduire dans une salle d'attente aux tapis orientaux. Un feu de bois crépite dans la cheminée. Le visiteur défait maintenant les boutons de son lourd manteau d'hiver, et observe les collections tératologiques enfermées depuis des décennies dans leurs bocaux de verre. Ces chairs d'un autre temps baignent, fripées, dans leurs liquides amniotiques de synthèse, ce sirop jaunâtre de formaldéhyde, qui donnent à ces monstres des allures de batraciens dépigmentés, statufiés par le sort d'une mauvaise fée au moment de gober ici une mouche, là une couleuvre. Un corps pour deux têtes. Une tête pour un œil. Une absence de crâne. Ou de tronc.

Une porte s'ouvre.

– Monsieur le duc est prêt à vous recevoir, monsieur, dit la même membrane métallique.

N'éprouvant toujours aucune gêne à ne pas voir l'auteur de ces urbanités, le visiteur quitte les monstres pour s'engager dans une longue galerie vitrée. Une lumière séléinique permet de deviner dans la pénombre une impressionnante collection d'instruments de chirurgie, depuis les lames archaïques remontant à l'Égypte ancienne jusqu'aux troussees de Velpeau, Bichat, ou Dupuytren en personne. Des vilebrequins, des scalpels et des pinces aux cambrures extravagantes répondent à des scies et des lancettes ou, encore, à des spéculums fatigués à force d'indiscrétions.

Cette fois, ce sont les doubles battants d'une haute porte qui s'ouvrent devant l'homme, lui livrant l'accès au cœur

stratégique de la bâtisse. Un immense ciel de verre expose les lieux aux regards blafards de la lune. Au centre de la pièce se dresse un dispositif médical expérimental.

– Messieurs, dit un homme masqué par une protection faciale de soie noire, je vous présente Eugène Kœberlé, un membre vénérable de notre ordre et chirurgien de talent.

– Merci, monsieur le duc, répond l'intéressé, soudain gêné de se trouver dévisagé comme un de ces objets bons à mettre dans les vitrines précédemment visitées... Vous parlez là d'un autre temps. Mes vieilles mains ne sont plus bonnes qu'à dénicher de ces antiquailles perdues dans le ventre de la terre!

– Votre modestie vous honore, professeur. Mais c'est bien l'antique chirurgien que vous êtes qui est attendu ici, pour ses éminents conseils.

Un homme, tout aussi masqué de soie noire, s'approche à pas feutrés du vénérable doyen et s'incline :

– Je suis ravi, monsieur Kœberlé, d'être vos mains et vos yeux pour l'opération de ce soir.

– Et quel est le nom de ce jeune médecin ? demande le visiteur en confiant son manteau à un majordome de chair et d'os.

– Pierre Delbet, un membre prometteur et en tout point prêt à assurer la relève de demain, répond Karl de l'Abey.

– Il doit donc la perte de son annulaire à son talent, et non à une quelconque maladresse, souligne le vieillard avec malice.

– Simple investissement de bon sens, atteste le duc. Laissez-moi vous présenter le reste de l'équipe. Nous avons par ici nos trois physiologistes, le professeur Gréhant, assisté de Charles Quinquaud, et le professeur Charles Richet. Ces messieurs veilleront à la conformité de la circulation des fluides durant l'opération.

Eugène Kœberlé penche du chef, en signe de salut, et invite Karl de l'Abey à terminer son tour de table.

– Le docteur Pierre Potain, cardiologue, qui effectuera des

essais de son tensiomètre durant l'intervention. Et enfin, nos électriciens, maîtres des hautes tensions, messieurs Arsène d'Arsonval et Gaston Planté. Nous avons le privilège ce soir de voir fonctionner un ioniseur d'atmosphère destiné à aseptiser le bloc opératoire, en générant de l'ozone par la danse de ces figures de Lichtenberg.

Les deux hommes ainsi salués mettent en contact les bornes de leur transformateur et lèvent dans les airs des arborescences énervées. Les arcs électriques balaiant la pièce de leurs fractales bleutées, libérant des parfums d'orage. Au centre du tableau se dresse une table d'opération. Sur cette table, les sœurs Abasie. L'une d'elles, à la peau tannée par les effets d'un thanatopracteur de talent, est bientôt couverte d'un drap de soie noire que certains qualifieraient de mortuaire. L'autre est l'objet de toutes les attentions. Son corps est soigneusement lavé par le géant Brustad. L'homme surplombe de cinq têtes le reste de l'équipe, projetant des ombres dantesques sur le marbre de la salle d'opération. La patiente, elle, dort sur la table, anesthésiée par des inhalations de protoxyde d'azote. Elle demeure solidaire de sa siamoise, morte depuis près de huit mois, par la totalité du thorax. Deux corps qui partageaient tout de leurs fluides, de leurs sensations, de leurs pensées, deux vies si intimement mêlées durant quarante-trois ans, sont sur le point aujourd'hui d'être définitivement séparées.

Enfin, façon de parler.

Le professeur Kœberlé se lave les mains à l'aide d'une solution de chlorure de chaux et caresse d'un doigt la prothèse digitale de la sœur rescapée. Il s'apprête à réaliser une première dans l'histoire de la chirurgie.

– Messieurs, dit le vieillard en nouant son masque facial, opérons cette sororectomie...

Les arbres de Lichtenberg irradiant l'atmosphère pendant que le scalpel du docteur Delbet découpe une peau mate et

épaisse. L'instrument traverse les chairs tour à tour mortes et vivantes, inondant la table d'un fluide bleuâtre et impur. Les physiologistes activent alors des pompes manuelles au rythme de leur métronome, insufflant dans le corps survivant les sangs mêlés de quelques autochtones amérindiennes. Les heures défilent. Les souffles sont courts, et les gestes précis. Des clamps compriment les vaisseaux pendant que des lames achèvent de mener à terme les dernières séparations. Des pinces tirent maintenant la peau pour aboucher les lèvres de cette immense plaie et permettre de refermer les coutures sur le souvenir de cette sœur à jamais perdue.

Serrant un dernier nœud, le docteur Delbet se redresse et se fait éponger le front. Son collègue, le professeur Potain, vérifie un à un les paramètres vitaux et hoche du chef :

– La tension est stable. Le cœur bat fort et clair. Je crois que c'est une première victoire.

– Reste à savoir si elle vivra, remarque Charles Richet.

– La petite est solide, précise le duc.

Le docteur Delbet opère maintenant une sévère friction au mercure de cette peau et de ces lèvres meurtries, faisant pénétrer les globules de vif-argent pour s'assurer que l'immense couture n'en vient pas à s'infecter. Le géant Brustad est invité à éponger le surplus de métal à l'aide d'un linge, et la patiente est soigneusement bandée. Les électriciens, sur un signe du duc, arrêtent leur générateur. Les fractales bleutées se résorbent aussitôt, jusqu'à mourir dans une dernière pluie d'étincelles et le silence des bobinages de cuivre.

– Messieurs, reprend Karl de l'Abey en ajustant les molettes d'un étrange appareil, vos pairs me font dire qu'ils sont impressionnés par le déroulement de l'opération du jour. Je vous transmettrai leur rapport détaillé dans la semaine.



Karl de l'Abey vérifie ses notes une dernière fois et pivote dans son fauteuil en cuir.

– Édouard?

– Oui, monsieur? répond le majordome en sortant de l'ombre.

– Merci de rajouter du charbon dans le poêle, il commence à faire froid dans le pigeonnier.

– Certainement, monsieur.

Le domestique remet deux pelletées de charbon dans un âtre de fonte déjà fort rougeoyant. L'appareil peine à lutter contre les rigueurs de l'hiver et l'isolation sommaire de ce réduit en pierre de taille n'est pas d'un grand secours. Le duc alimente le cohéreur de Branly et prend en main le volant de réglage.

– Édouard?

– Oui, monsieur?

– Sortez le câble, voulez-vous?

Le majordome repose sa pelle à charbon, endosse un épais manteau de laine feutrée et disparaît dans la nuit. Une tige de fer émerge du toit en pointe. Une tresse métallique pend depuis l'extrémité: il s'agit d'une antenne long fil, que l'homme s'applique à tendre vers l'*Albus-Altus* pour capter les signaux radio de sa balise d'émission. Le ciel est clair et le duc a tôt fait de repérer l'appareil.

– Ne bougez plus, Édouard, hurle de l'Abey dans la nuit.

Le majordome plante un pieu dans la neige et fixe l'antenne long-fil pendant que son maître, lui, oriente la tête d'émetteur de son photophone vers le géant des airs et lance une première séquence d'appel. L'ampoule émet une série de flashes, lesquels disparaissent dans la plus complète des obscurités, avant d'être interceptés par le dispositif de réception monté à bord du dirigeable. Le duc s'apprête à renouveler l'appel une seconde fois quand le haut-parleur de ce téléphone sans fil se met à cracher une réponse:

– Ici l'*Albus-Altus*, à vous.

– Ici de l'Abey. Contact de routine pour rapport prioritaire, à vous.

– Je vais chercher le Notaire, terminé.

La voix métallique se brise et le silence reprend aussitôt ses droits. L'attente semble durer des heures avant que le haut-parleur ne se remette à grésiller.

– Ici le Notaire, à vous.

– Ici de l'Abey. Bonsoir, monsieur, dit le duc d'un ton respectueux que même la lumière sait retranscrire. Le rapport du jour est assez riche, avec des informations bien réjouissantes.

– Je vous écoute, invite sans enthousiasme le maître de l'Ordre Noir.

– Pour commencer, l'opération des sœurs siamoises s'est parfaitement déroulée. Notre science aura au moins sauvé Mlle Millie Abasie de cette mort que son état lui assurait.

– Parfait, note le Notaire d'une voix blanche. Et mon fils? Avez-vous des nouvelles de mon fils?

– Négatif, monsieur, répond de l'Abey. Nous poursuivons activement les recherches.

– Qu'avez-vous à me faire entendre, alors? reprend le Notaire avec lassitude.

Le duc serre les dents. Personne ne peut venir en aide au vénérable vieillard pour le soulager de sa peine. L'homme décide de rester factuel.

– Je teste depuis ce jour l'efficience de l'émetteur ténébral portatif, monsieur. Le tube à ondes progressives est gourmand en énergie. Il nécessite la pleine puissance de mon installation personnelle. L'ondemètre, lui, est encore très inconfortable. Non seulement il provoque des démangeaisons permanentes, mais en plus la couronne de cuivre surchauffe et brûle la phalange. Il est difficile de pousser un échange métempysique au-delà de cinq minutes sans souffrir. D'Arsonval doit procéder à quelques réglages. En

revanche, la magnétosphère de Branly, quant à elle, est une pure merveille...

Le duc extrait un pendentif de dessous son gilet de velours.

Il lève devant ses yeux un orbe de verre aux reflets d'or. L'ampoule contient une poudre de fer prompte à réagir au bombardement de l'hyperfréquence monocryptée. Le monde est-il prêt à recevoir et à comprendre l'importance de ces prodiges de la science et de la technologie ?

– Et les tubes à ondes de la tour Eiffel, demande encore le Notaire, les tests préliminaires sont-ils engagés ?

– Affirmatif, répond le duc. C'est la confirmation dont je vous parlais. Selon nos derniers calculs, les faisceaux d'hyperfréquences ne devront pas être portés au-delà de cent mètres autour du point d'émission, au risque d'endommager notre dispositif. En revanche, les flux pourront circuler plus librement en direction du zénith, avec une flèche estimée par temps clair à dix mille mètres environ. Un ballon sera envoyé en haute altitude pour effectuer des mesures précises, après achèvement des travaux.

– Nous devons donc réduire à la baisse le périmètre d'exploitation de la tour, remarque le Notaire. Voilà qui est fâcheux.

– Pas tant que cela, monsieur, tempère le duc. La réduction de ce périmètre permet un plus grand contrôle de nos activités futures et un prix pour nos services d'autant plus important qu'ils deviennent plus rares.

– Et un accès toujours limité à la seule élite... soupire le Notaire.

– La nature est la première à restreindre l'intelligence, la beauté, la richesse, l'opulence...

– Assez, le coupe le Notaire. Je suis trop vieux pour l'ignorer. Mais pas encore assez mort pour ne pas rêver de voir ce monde s'améliorer sous notre impulsion commune.

« Qu'il en soit ainsi. L'élite sera donc la première à bénéficier de notre science.

Le haut-parleur transmet un silence de plus, tout juste perturbé par quelques grésillements parasites.

– Ici l'*Albus-Altus*, terminé, annonce Philibert, le domestique du Notaire.

Le duc coupe la transmission photophonique. Il tourne dans son fauteuil en cuir, au milieu de sa station émettrice, de ce pigeonier qui, faute de volatiles pour envoyer ses messages, envoie des signaux de lumière. Il caresse son ondemètre annulaire.

À n'en pas douter, ils sont à l'aube d'une nouvelle ère.

À n'en pas douter, son rôle sera de premier ordre...

Samedi 12 janvier, 6 h 17

L'homme marche à pas rapides. Il serre son poing dans la poche. Et dans ce poing, un courrier anonyme. De ceux écrits à la bouche pour décourager les reconnaissances graphologiques. « *J'ai des informations compromettantes vous concernant. Rendez-vous au Café mécanique, ce samedi, à six heures précises. Seul. Avec une enveloppe de mille francs pour prix de mon silence.* » L'œuvre d'un maître chanteur. D'un amateur qui imagine pouvoir se cacher derrière une page sans signature. Mais ce n'est pas ce qui inquiète le marcheur. Deux raisons lui font froncer des sourcils. La première est le lieu de rendez-vous. Le *Café mécanique*. Ou ce qu'il en reste. La seconde est le silence de son esprit protecteur sur cette question. Son ange gardien. Le théurge ne parvient pas à identifier avec absolue certitude l'auteur de ces menaces. Malgré de forts soupçons. Qui d'autre que Georges Méliès pourrait bien lui en vouloir, à lui, Henry Jacob ?

L'homme affûte sa barbichette, d'un geste nerveux, et s'engouffre dans une ruelle mal éclairée. Il s'arrête un moment

devant une entrée de service, interrogeant mentalement son protecteur. Ses lèvres bougent à vide, sans que le moindre son en sorte. Puis, plongé dans cette conversation intérieure, il porte une main gantée sur la poignée de la porte.

Si l'ombre dit vrai, l'endroit n'est pas verrouillé. L'ombre dit vrai.

Le Zouave Jacob hésite un instant devant l'obscurité et franchit le seuil. Ce n'est pas aujourd'hui, à son âge, qu'il va avoir peur du noir ! Le maître chanteur veut de l'argent, pas sa mort !

– Il y a quelqu'un ? crie l'homme à la cantonade.

Pas de réponse. Ce qui ne signifie en rien que l'endroit soit désert. Même si son protecteur ne décèle pas la moindre présence en ces lieux. Mais qui peut avoir complètement confiance dans les sens altérés d'un ectoplasme ? N'est-il pas à la portée du premier venu, avec un peu de science, de tromper un de ces vagabonds de l'autre monde ? De ces lémures avides de chaleur humaine...

– Allez-vous me faire maronner longtemps ?

Le Zouave donne de la voix autant pour se rassurer d'exister, d'être bien vivant, que pour pousser son corbeau à se manifester d'un bruit signalant sa position. Ou mieux, d'une réponse.

– J'ai l'argent. N'est-ce pas ce que vous vouliez ? lance encore Jacob dans la pénombre.

L'homme trébuche contre des chaises renversées, peinant à se diriger à la lueur seule des rayons de la lune. Il erre dans les réserves, traverse des cuisines désertes, entre dans la salle principale du gastrostome. Les féeries mécaniques de Méliès sont réduites au silence, figées, peuplant les lieux d'ombres inquiétantes et d'automates immobiles. Le ciel de verre semble inviter tous les esprits de Paris à un bal nocturne, une danse macabre dont lui, le Zouave, serait le fou, l'âme perdue à perdre plus encore dans les corridors de la mort.

– La plaisanterie a assez duré ! s'irrite le théurge avant de baisser subitement la tête.

Un pigeon, luttant jusque-là pour ne pas être repéré, vient de se faire surprendre par le son soudain de cette voix. L'oiseau tente de rejoindre l'extérieur, voletant de vitre en vitre, cherchant à se percher sur les châssis de métal, avant de redescendre, impuissant, vers l'autre bout de l'immense salle de restaurant. Des carreaux sont brisés, dans un angle de la verrière, signant le forfait de quelque voleur ou visiteur nocturne. Le Zouave se rassérène en tapant du pied et en défiant les automates silencieux de son menton pointu. Il regrette de ne pas avoir son trombone. Il aurait réveillé l'endroit d'une bonne marche militaire !

Un bruit attire son attention. Il provient de derrière cette rampe qui mène à la salle voisine. L'homme avance avec précaution sur les tapis maculés de gastrostome. Il écrase des restes de cristaux brisés sous les talons de ses bottes, la main sur une rambarde de laiton.

– Je sais que c'est vous, monsieur Méliès. Montrez-vous ! lance encore le théurge pour se donner du courage.

Jacob se remémore leur première rencontre, ce jour d'automne où ce Georges Méliès avait été mandaté pour dénoncer l'usage de trucs et de tocs dans les soirées spirites. Il se fendait, ce diable d'illusionniste, de débusquer là un cheveu pour tirer un mouchoir à distance, ci un bras de bois peint pour dissimuler l'action du bras de chair, plus loin, sous le plateau d'une table parlante. « *Baissez la lumière* », disaient les médiums de peu de foi. « *Faites-moi cracher ces becs de gaz !* » criait soudain Méliès en pointant l'objet d'un nouveau délit, une malice certaine vissée au coin des lèvres. Quoi de mieux qu'un professionnel pour confondre d'autres professionnels ? Méliès, comme Robert-Houdin avant lui, déteste tous ceux qui trompent non pour la beauté de l'art, mais pour l'appât du gain. Ou pour le plaisir d'abuser de la crédulité des petites

gens. Ce jour d'automne, le magicien avait ridiculisé une dizaine de spirites parmi les plus en vue de la capitale. Mais pas lui. Pas le Zouave Jacob. Henri put converser avec son protecteur, à la lueur des becs de gaz. Deviner des cartes, tirées dans une pièce voisine. Rien ne permit à ce sycophante d'opérette de dénoncer le moindre impair.

Le théurge fait une courte halte, les oreilles en alerte et la bouche ouverte pour libérer les conduits et mieux apprécier toutes les nuances de ce silence. Il ausculte la nuit en quête d'une présence humaine, d'un être de chair capable d'agir sur la matière.

Rien.

Rien non plus du côté de son ombre qui reste muette et inutile, impuissante à dire si le maître chanteur se tient bien en ces lieux. Ce forban ne fait pas qu'écrire à la bouche. Il est aussi en mesure de tromper les sens périspiritiques de son protecteur...

À moins que ce faisan de basse-cour ne se soit débiné, le laissant là, le Zouave, seul avec ses francs en poche et sa trouille au ventre.

– Monsieur Méliès, reprend Henri Jacob, un brin d'hésitation dans la voix, si c'est la vengeance que vous cherchez, sachez que ce spectacle de *La 25^e Heure* n'avait pas pour but de ruiner votre entreprise.

Le silence se fait encore plus pesant, donnant à la nuit une consistance ouateuse.

– Cette petite soirée était organisée pour une ou deux personnes. L'une était de chair, l'autre d'éther...

Le Zouave arrive en haut de la rampe. Il avance, prudemment, sous un nouveau ciel de verre.

– Tenez-vous à l'écart de nous, monsieur Méliès, poursuit Jacob. Vous pensez avoir tout perdu? Vous pensez être ruiné? Mais vous ignorez à qui vous avez affaire! Vous ignorez ce que signifie la ruine pour ces gens-là! Ils sont capables de voler

plus que votre vie! Ils sont même capables de voler jusqu'à votre mort! Me comprenez-vous, monsieur Méliès? Vous serez grassement dédommagé! Je m'y engage personnellement!

Le théurge entend subitement un déclic métallique. Son pied vient de se prendre dans un fil d'acier. Et par ce geste, arrachant une goupille, se referme un piège de bric et de broc... L'homme n'a le temps que de lire une étiquette avant de succomber aux sifflements aigus d'un gaz soporifique.

Protoxyde d'azote...

Samedi 12 janvier, 7 h 46

Les labours gelés craquent sous les pas lourds de paysans encadrés par la maréchaussée. Des dizaines d'hommes en uniforme sont mobilisés dans une battue peu ordinaire sur ordre du préfet de Seine, dans la campagne de Suresnes. Les bottes foulent la neige et les souffles courts ahanent dans l'air froid de cette aube naissante. Le soleil point à l'horizon, illuminant les champs de givre et les brumes matinales de ses rais dorés. Un capitaine à cheval salue un bourgeois en civil, d'un pouce frôlant le galon d'argent de son bicorne. L'homme a fière allure, avec sa tunique bleue passepoilée d'écarlate, son ceinturon en cuir fauve et ses ornements de buffle jaunes. Son sabre tressaute à chaque enjambée de son étalon, battant la mesure de cette tâche ingrate. L'officier lisse sa moustache réglementaire de ses doigts gantés de blanc et pousse son cheval à travers les rangs de paysans. Ce vent glacial rappelle au militaire l'hiver 1855, durant la guerre de Crimée.

Le gendarme ignore ce qui peut motiver des ordres pareils, mais il maudit, une fois n'est pas coutume, l'auteur de ce mandat contre nature.

Chercher un homme tombé du ciel...

Samedi 12 janvier, 8 h 11

Le fourgon cellulaire cahote sur la route de campagne. Les quatre chevaux de l'équipage souffrent du froid sévère qui règne aux abords du fort de Romainville. L'homme qui occupe la cellule hippomobile gît à même le plancher de fer, les deux poings et les deux pieds pris dans ses entraves. Il pleure comme seuls pleurent les auteurs d'un acte coupable. Il vacille sur les piliers de la vie, une voix lui dictant de mourir, pendant qu'une autre lui brûle les tripes en lui interdisant de renoncer à se battre pour exister. Pour se venger. Se venger de cette sorcière slave aux suggestions assassines. Pour comprendre de quoi et de qui il a été le jouet. Un nouveau cahot de la route lui imprime un rivet du plancher dans le front. Il est nu sans son masque. Son âme est à nu. Sa conscience. Un vol de colverts rase le fourgon en cancanant de conserve, comme pour se moquer à la fois du froid insoutenable de ce matin d'hiver et de la peine de cet homme, de cet ange déchu.

Chrysostome.

Le survivant.

Le voltigeur.

Il se souvient...

Il se souvient du jour de sa première mort, lui, l'homme aux neuf vies. Ce jour où, enfant, il a entendu un médecin confirmer l'arrêt de son cœur et signer, d'un crissement de plume, son acte de décès.

Il se souvient, encore, du son mat des pelletées de terre sur le bois de son cercueil.

Il se souvient, ensuite, du ricochet des pioches et des bruits de voix des bohémiens qui, en quête d'amulettes morbides, fouillaient les tombes les plus récentes pour prélever sur les cadavres de puissants supports de magie noire...